

F N° 2
5 frs

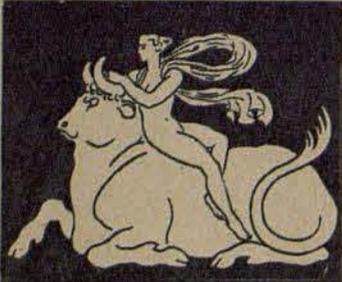
SIGNAL · NUMERO 2 · 1944

Belgique 3 fr. / Bohême-Moravie 4 Kr. / Brigantie 8 leva / Croatie 15 kounas / Danemark 50 øre / Espagne 1,50 pes. / Finlande 4,50 mk. / France 5 fr. / Hongrie 50 fillér / Italie 3 lire /
Norvège 50 øre / Pays-Bas 25 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 25 lei / Serbie 10 dinars / Suède 55 øre / Suisse 50 centimes / Slovaquie 3 cour. / Turquie 15 kurus / Yougoslavie 10 dinars /
Marché de l'Est 40 Pf.

Signal



En ce
troisième hiver
le front allemand de l'Est
tient et protège l'Europe
Cliché Langner (FK)



SIGNAL

EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIERES

	Page
La guerre: une lutte mondiale	
Une faute politique d'importance. Les véritables intentions des Antieuropéens	2
Ce que l'Angleterre a perdu à Leroç. Des îles du Dodécannèse captivent	3
Pourquoi nous luttons.	
Pour le droit de l'homme à la culture	32
Pour la solution définitive du problème du travail	34
Pour un cadre digne de la famille	37
Pour la défense du paysan	40
Pour la liberté de l'Europe et la fin de ses guerres civiles et fratricides	44

COPYRIGHT 1944 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN

UNE FAUTE POLITIQUE D'IMPORTANCE

UN trait caractéristique de la confusion de notre époque réside dans ce fait qu'il est de moins en moins possible à la plupart de nos contemporains de juger de l'importance ou de l'insignifiance d'un événement, de distinguer s'il entraîne des conséquences pour un avenir lointain, ou bien s'il ne reflète que la banalité la plus quotidienne. C'est ainsi, par exemple, que dès l'annonce des conférences qui, en novembre et décembre, eurent lieu au Caire et à Téhéran, les journaux et la radio s'empresèrent de déclarer qu'il s'agissait là d'« événements historiques ». Voilà un un mot qu'on a tôt fait de prononcer

A une certaine occasion, cependant, furent dites des paroles essentielles, qui méritent de retenir notre attention. Elles ne se trouvent d'ailleurs pas parmi les lieux communs prudents des communiqués du Caire et de Téhéran. Cette exception à la règle est constituée par le discours prononcé par le maréchal Smuts, premier ministre de l'Union Sud-Africaine, et publié pendant que Staline, Churchill et Roosevelt conféraient.

Smuts jouit en Angleterre d'un prestige extraordinaire. Il s'est battu contre les Anglais pendant la guerre des Boers, puis, quelques années après seulement, est entré dans le cabinet sud-africain. Les politiciens influents de l'Angleterre ne tardèrent pas à apprécier la façon dont il servait leurs buts. C'est alors qu'il commença à devenir un hôte de marque de Whitehall. Pendant la guerre mondiale il était déjà membre du cabinet de guerre. En 1919 ce fut uniquement lui Smuts, et non Wilson comme on le croit souvent, qui rédigea les statuts de la Société des Nations. En 1942, alors qu'il était de nouveau membre du cabinet de guerre, il fut jugé digne du plus grand honneur qui puisse être fait à un Anglais. Devant les deux chambres spécialement réunies à cette occasion, il fit une conférence que la presse anglaise qualifia de sensationnelle. Elle se terminait par une apologie de Churchill qui laissait voir combien étroitement il était attaché au premier ministre anglais. Lorsque le Gouvernement britannique, pour une raison quelconque, n'ose pas aborder lui-même certains problèmes, c'est le ministre sud-africain Smuts qui intervient, aussi bien vis-à-vis du peuple anglais que des Etats-Unis. Mais en aucun cas il n'exprime son point de vue personnel. Aux yeux de l'Europe Smuts est un porte-parole aussi autorisé que Churchill.

Voici, en substance, ce qu'a dit Smuts, dans le discours qu'il fit tandis que se déroulait la conférence de Téhéran :

1. En temps de paix comme en temps de guerre, le monde doit être régi par les Etats-Unis, l'Angleterre et l'Union Soviétique. 2. Le but de la guerre est l'élimination de l'Allemagne et du Japon et leur anéantissement définitif. 3. La France et l'Italie sont déjà déchues du rang de grandes puissances. Elles ne la retrouveront jamais. Une renaissance de la France et de

l'Italie n'est ni probable, ni désirée. 4. Lorsque tous les peuples européens seront mis à mal, la Russie sera maîtresse du continent. 5. Le concept de neutralité n'a plus cours. Il est enterré. 6. Une réunion des Etats-Unis et de l'Empire britannique est pratiquement impossible. L'intérêt de l'Angleterre est, en conséquence, de s'unir à quelques petits pays du continent qui pourront ainsi se soustraire à la sphère d'influence russe.

La publication de ce programme positif, dans lequel le ministre Smuts prononce en quelque sorte la condamnation à mort de tous les Etats belligérants ou neutres de l'Europe, déchaîne une véritable tempête à Londres, à Alger et au Caire. Les journaux neutres de l'Europe, qui s'accrochaient toujours à la Charte de l'Atlantique, en perdirent la respiration. Au Comité de Gaule, à Alger, on en tomba à la renverse. Les yeux s'ouvraient enfin sur cette réalité depuis longtemps familière à tous ceux qui connaissaient les dessous de la politique mondiale : l'Amérique et l'Angleterre ne songeaient pas le moins du monde à laisser la France reprendre son ancien rang. Ostensiblement, afin de donner à entendre qu'il s'était agi, en ce qui concernait ce discours, d'une faute politique, la radio britannique elle-même servit à certaines polémiques contre Smuts. Cet expédient manque par trop de vraisemblance. Le membre sud-africain du cabinet de guerre britannique avait tout simplement fait usage du droit qu'il avait, en tant qu'« homme d'Etat chevronné », de régler à sa façon, dans un moment critique, la situation politique de plus en plus inextricable de l'Angleterre, prise entre les Etats-Unis et les Soviets.

Smuts n'est ni Anglais ni Européen. Son programme politique est empreint du manque de clairvoyance et du sans-gêne des puissances antieuropéennes vis-à-vis des lois de notre continent. Auteur des statuts de la Société des Nations en 1919, il semble ambitionner d'être également celui d'un deuxième diktat, au détriment cette fois de toutes les nations, grandes et petites du continent européen. Aucune déclaration embarrassée ne peut désormais faire oublier la publication de ce programme. Elle nous paraît digne de figurer parmi les rares événements de ces dernières années qui méritent d'être qualifiés d'« historiques ». Ce n'est pas que nous voulions revêtir le Sud-Africain Smuts d'une importance dont il est dépourvu; mais nous trouvons intéressant qu'une voix autorisée nous ait fait part des véritables projets des ennemis de l'Europe, projets qui jusqu'ici s'étaient dissimulés sous des niaiseries.

Pour qui donc se bat toute cette partie de la presse européenne neutre qui, à genoux devant Staline, ne voit en lui qu'un inoffensif père du peuple russe. Pour qui se bat de Gaule ?

Après le discours de Smuts, quiconque a un cerveau ne devrait plus hésiter une seconde pour situer l'ami et l'ennemi des peuples européens.

POUR L'UNITÉ ET LA LIBERTÉ

La Légion „Arable Libre“



Le volontaire Hussein, dont « Signal » présente ci-contre la photo, est de stature moyenne et de peau brune. C'est le type parfait du Légionnaire arabe. Les traits accusés de son mâle visage lui feraient donner plus de 22 ans. Il fut élevé en Algérie, voyagea en Allemagne et en France en qualité d'étudiant, participa à la construction de la muraille de l'Atlantique et de la Méditerranée. Il s'engagea dans la Légion « Arabie libre » dès qu'il eut connaissance de la création de celle-ci. Aujourd'hui, dans un pays du sud de l'Europe, il remplit au service de la Légion, son devoir envers sa patrie. Lors de la première guerre mondiale, l'Angleterre avait déjà cherché à séduire les Arabes par de fausses promesses. Un peu plus tard, ces derniers, victimes de machinations politiques et économiques, se voyaient réduits en esclavage dans leurs pays morcelés. Aujourd'hui de nouveau, l'Angleterre tente de contrarier et d'anéantir les efforts déployés par les Arabes d'Irak, de Syrie et de Palestine pour arriver à s'unir. La lutte entreprise par la Légion hâtera la réalisation des anciennes aspirations arabes : indépendance et liberté complètes.

LE nom qu'ils ont donné à leur Légion suffit à expliquer la participation des Arabes à la guerre. « L'Arabie libre », voilà l'inscription qui, en allemand et en arabe, encadre les couleurs arabes que les volontaires arborent à leur manche. C'est d'Algérie, du Maroc, de Tunisie et, pour une grande part, des universités européennes que proviennent les Légionnaires.



Pourquoi ce détour? Ces Britanniques ont débarqué sur le continent européen, mais pas comme ils l'avaient imaginé. 3.200 Anglais, dont 200 officiers avec le général anglais Tilney à leur tête, et 5.350 officiers et soldats italiens de Badoglio se sont rendus aux troupes allemandes attaquant l'île fortifiée de Leros, après quatre journées de combat seulement! Les Anglais étaient ici des troupes d'élite, «des durs», ont-ils dit eux-mêmes.

Ce que l'Angleterre a perdu à Leros

C'est presque à l'insu du monde que se sont déroulés les combats du Dodécannèse. Maintenant qu'une capitulation sans condition est venue y mettre un terme, « Signal » peut présenter à ses lecteurs le reportage que voici :

ON se souvient qu'au cours des durs combats de 1943, l'Angleterre et les Etats-Unis avaient prédit l'écroulement de l'Allemagne pour le mois de novembre de cette même année. L'attention du monde entier fut concentrée tous ces derniers mois sur les violentes batailles du front de l'Est ainsi que sur les événements de la Méditerranée occidentale.

Dans le sud de l'Europe, la clique qui entoure Badoglio et le roi d'Italie se rendit coupable en manquant à la parole solennellement donnée, d'une trahison et d'une ignominie uniques dans les annales de l'histoire. En même temps que les combats du front de l'Est les événements qui se déroulaient en Italie et autour de ce pays, absorbèrent l'attention générale. La

capitulation de l'Italie de Badoglio, le désarmement de l'armée italienne, l'irruption des Anglais et des Américains dans le sud de l'Italie, l'arrêt de leur offensive au nord de la ligne Naples-Foggia et l'échec des tentatives de percée du front établi, tout cela empêcha les regards de se porter vers d'autres théâtres de la guerre. Des informations sur la lutte victorieuse des troupes allemandes combattant dans l'île de Rhodes, jetaient bien un peu de lumière sur les opérations qui s'y déroulaient pendant ce temps-là. De temps en temps d'autres nouvelles venaient confirmer que la situation au sud des Balkans et dans la mer Egée était visiblement aussi compliquée que la configuration géographique de la péninsule balkanique elle-même. Et



pourtant, il s'était produit des événements qui, passés presque inaperçus, n'en étaient pas moins lourds de conséquences militaires et politiques.

La défense du sud de l'Europe avait été principalement confiée, en dehors de quelques unités allemandes, à des troupes italiennes qui, outre les

points d'appui italiens du Dodécannèse, occupaient les plus importantes des îles grecques de la mer Egée et avaient à charge la défense de la côte grecque. Parmi les troupes d'occupation italiennes, se trouvaient des traîtres, comme dans la métropole. Ils se conformèrent aux instructions de leur chef Badoglio et tentèrent par tous les moyens de mettre dans les mains des Alliés ces régions utiles à la défense du continent européen. Dans tous les endroits à proximité desquels ils se trouvaient, en Crète, à Rhodes et sur le continent grec, les Allemands firent avorter de tels projets en désarmant les troupes italiennes qui n'inspiraient

plus confiance. Mais dans les autres îles, les occupants italiens favorables à Badoglio se mirent en rapport avec l'ennemi.

Le commandement allemand intervint rapidement. Il occupa Corfou, la Céphalonie, nettoya le Péloponèse, désarma les troupes italiennes de Crète qui s'étaient déclarées pour Badoglio, occupa Scarpanto, brisa la résistance italienne à Rhodes et réussit ainsi à faire tomber dans ses mains le cercle extérieur de défense du Sud-Est euro-



La position-clé

L'île de Leros, qui possède une ville du même nom située dans la baie d'Alinda, n'a que 14 kilomètres de long sur 5 de large. A l'est de la ville et au nord de la baie (grosses flèches rouges) deux groupes de combattants allemands protégés par des destroyers réussirent à débarquer, en dépit du tir extrêmement violent des batteries côtières de D.C.A. D'autres groupes, vingt-quatre heures plus tard, poussaient au nord de la baie d'Alinda (flèches rouges), le long de la côte, et faisaient leur jonction sur l'isthme qui se trouve à l'ouest de Leros, avec les parachutistes qu'on avait lâchés entre-temps. Les défenseurs capitulèrent sans condition

plus confiance. Mais dans les autres îles, les occupants italiens favorables à Badoglio se mirent en rapport avec l'ennemi.

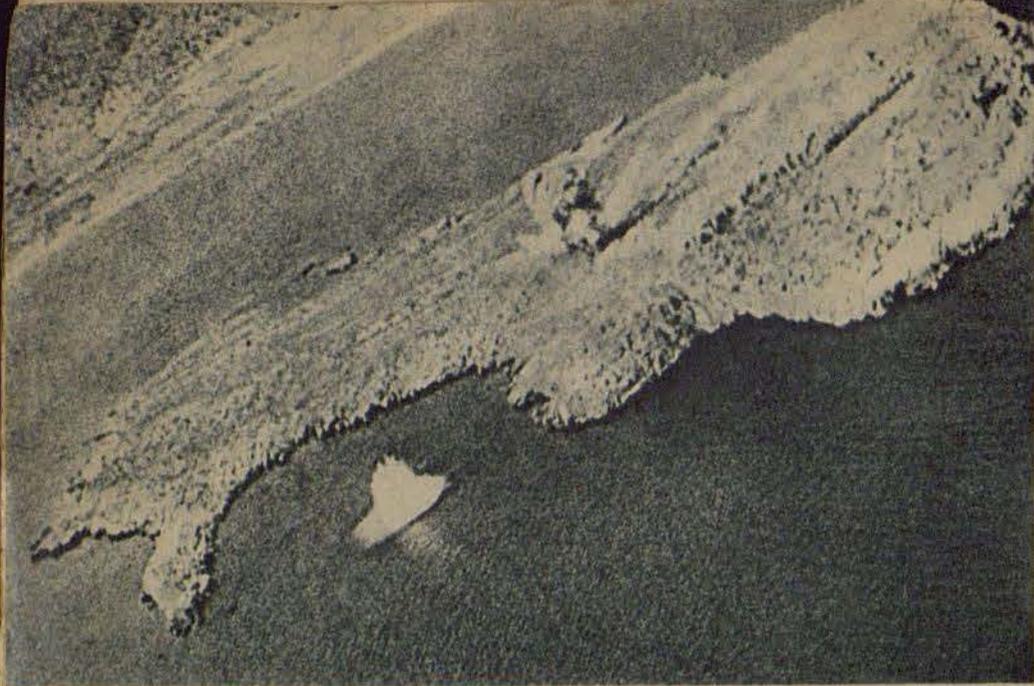
Le commandement allemand intervint rapidement. Il occupa Corfou, la Céphalonie, nettoya le Péloponèse, désarma les troupes italiennes de Crète qui s'étaient déclarées pour Badoglio, occupa Scarpanto, brisa la résistance italienne à Rhodes et réussit ainsi à faire tomber dans ses mains le cercle extérieur de défense du Sud-Est euro-

péen. Les Anglais mettant à profit les manœuvres que les traîtres avaient eu le temps d'exécuter parvinrent néanmoins à prendre pied au sud de la mer Egée et prêtèrent main forte aux troupes d'occupation italiennes de Badoglio, à Cos, Leros, Samos et dans plusieurs autres îles. L'île de Cos leur fut extrêmement utile. Ils en firent une base où ils installèrent aussitôt des forces aériennes. Non moins importante, l'île de Leros leur servit de port de guerre et de forteresse maritime.

Tremplin vers les Dardanelles

Le but poursuivi par les Anglais était de créer, en toute tranquillité, un point d'appui maritime et aérien devant leur servir de tremplin vers les Dardanelles et le sud-est de l'Europe. On comprendra quelle importance ils attribuaient à leur réussite quand on saura qu'en dehors des unités spécialement envoyées à Cos et à Leros, ils firent venir des troupes de forteresse, deux brigades d'infanterie britanniques

qui constituaient le noyau de leur occupation et avaient reçu une formation leur permettant de travailler aussi bien à la fortification de ces îles qu'à leur défense par les armes. La 234^e brigade d'infanterie, affectée à Leros, appartenait antérieurement à la garnison de Malte, la plus importante des îles fortifiées britanniques de la Méditerranée. Lorsque l'Angleterre crut pouvoir construire tout tranquillement, à l'abri des grands événements militaires, une base en mer Egée pour des opérations ulté-



Le début de l'attaque. Des stukas pilonnent les bâtiments de guerre et la garnison de Cos, base solidement fortifiée dans la mer Egée. Au bout de deux jours, la garnison comprenant 600 Anglais et 2.500 hommes des troupes Badoglio est faite prisonnière. En outre, 40 canons, 22 avions et un navire ont été pris. Le port de Leros passe ainsi sous le contrôle des Allemands.



L'attaque de Leros. Un mur épais de brouillard a été répandu par les destroyers allemands devant la côte de l'île fortifiée. Les bateaux de débarquement s'approchent alors pour mettre à terre les troupes d'assaut et les pionniers avec leurs armes.

L'infanterie de l'air attaque. Pour soutenir les parachutistes allemands qui ont sauté aussitôt après la première attaque, l'infanterie de l'air débarque en canots pneumatiques. Des avions de transport partent pour amener de nouveaux renforts.



rieures, elle oublia seulement que là aussi, comme sur tous les fronts de défense de l'Europe, elle était attendue par un commandement allemand expérimenté et par des hommes qui ont fait leurs preuves dans de nombreux combats, dont l'esprit d'initiative loin de se laisser décourager trouve un stimulant dans les situations embarrassées et supplée au manque de moyens par ses qualités d'improvisation. Les Allemands étaient loin, il est vrai, de pouvoir rivaliser dans la mer Egée avec la marine britannique. Malgré cela les principales difficultés furent vaincues et, rapidement mais avec circonspection, les préparatifs des forces et des moyens de combat furent faits. Ceux-ci étaient très restreints. Mais le commandement allemand pouvait faire entrer en ligne de compte la supériorité des qualités combattives de ses troupes. On laissa peu de temps aux Anglais. Dès les premiers jours d'octobre des groupes de combat allemands débarquèrent à Cos et occupèrent par surprise les bases aériennes britanniques, brisant la résistance ennemie. Ils s'emparèrent de presque tous les équipements et armements qu'ils trouvèrent dans les garnisons britanniques et italiennes, dans les installations des terrains d'atterrissage et à bord des appareils qui, par suite de violentes attaques des avions de combat et des stukas allemands, étaient provisoirement inutilisables.

Les navires transportant les approvisionnements de l'ennemi ainsi que les unités de guerre qui croisaient dans le labyrinthe formé par les îles de la mer Egée furent l'objet de constantes attaques des escadrilles allemandes et des unités légères de la flotte. Ils durent fuir hors du rayon d'action des forces maritimes et aériennes allemandes ou se réfugier dans des eaux neutres.

On put mesurer alors toute l'importance que présentaient les îles encore occupées par les Anglais, en particulier la forteresse maritime de Leros d'où partaient les forces navales ennemies qui mettaient en péril l'arrivage des approvisionnements allemands dans la mer Egée. En octobre les Anglais réussirent à attaquer un transport de troupes allemand et à couler quelques-uns de ses plus petits navires. Le moral élevé du soldat allemand eut l'occasion de se manifester quelques jours plus tard alors qu'un groupe de soldats naufragés, qu'on n'avait pas encore pu recueillir, échouèrent sur l'île de Stampalia. Ces hommes furent faits prisonniers par la garnison ennemie et transportés à Leros. Pendant le trajet ils désarmèrent leurs gardiens et débarquèrent dans l'île de Levitha. Des avions allemands et, un peu plus tard, des parachutistes s'étant portés à leur secours, ils livrèrent bataille à la garnison de l'île dont ils se rendirent maîtres rapidement.

Le 22 octobre un coup de main fit tomber l'île de Stampalia au pouvoir des Allemands.

C'est alors que furent commencés les préparatifs pour la prise de l'île forti-

fiée de Leros et de quelques autres îles ennemies situées au nord de cette dernière. Les Anglais, à qui ces préparatifs n'avaient pas échappé, ripostèrent énergiquement en attaquant par sous-marins, navires légers de combat et avions, les troupes allemandes de débarquement qui, couvertes par les îles avoisinantes, s'approchaient de plus en plus de Leros. Toutes ces attaques furent vaines. Des raids renouvelés d'avions de combat et de stukas préparèrent le débarquement, qui eut lieu le 12 novembre au matin. Sous la conduite du général Muller, décoré devant Sébastopol de la Croix de fer avec feuilles de chêne, des groupes de combat allemands débarquèrent au nord et au sud de la baie d'Alinda, sur la côte est de l'île où, en dépit d'une violente action défensive, ils établirent des têtes de pont qui résistèrent à tous les assauts. Pendant ce temps, dans la partie médiane de l'île, des parachutistes qu'on avait lâchés à l'est de la baie de Gurna formaient des positions en hérisson qu'ils agrandissaient immédiatement en direction de la baie d'Alinda. Le 14 novembre le temps se gâta. La mer devint si houleuse que d'autres débarquements ne purent suivre. Il fut également impossible d'utiliser l'aviation suivant les plans prévus. Les groupes de combat allemands, sans cesse aux prises avec un ennemi très supérieur en nombre et en armement et qui, en outre, recevait des renforts de Samos, donnèrent pendant ces quelques jours où ils se battirent sans armes lourdes, des preuves éclatantes de leur extraordinaire combativité. Le 15 novembre la Luftwaffe intervint de nouveau. Ses forces puissantes, en liaison avec de nouvelles troupes qu'on réussit à débarquer, parvinrent à couper en deux la garnison ennemie. Les attaques simultanées des soldats, des avions torpilleurs, des stukas et des avions de combat, qui devaient remplacer l'artillerie et toutes les autres armes lourdes, réussirent à réduire progressivement la résistance de l'ennemi.

Le sol montagneux de l'île, rempli de gorges, ne se prêtait qu'aux opérations de petits groupes de choc. Chaque soldat allemand eut alors l'occasion de donner la mesure de son ardeur combattive et de sa ténacité. Sa supériorité sur l'ennemi n'eut pas de peine à s'affirmer. En combat de près ce dernier sentit son courage l'abandonner. Ces opérations ne se déroulaient pourtant pas au hasard en combats dispersés. Bien au contraire chaque groupe de débarquement poursuivait opiniâtrement la mission que lui avait assignée le chef qui dirigeait l'attaque.

Pris par 26 hommes

L'action énergique des troupes de choc parvint, dans la journée du 16 novembre, à briser la résistance des Anglais et des Italiens de Badoglio. A 15 h. 20, un lieutenant allemand à la tête de 25 hommes, prit d'assaut la ligne fortifiée qui longe le sud-ouest de la ville de Leros. Il fit irruption dans le poste de commandement du com-

mandant de l'île, et fit prisonnier le général anglais Tilney et son état-major. Ainsi, en quelques minutes, 26 soldats allemands venaient de capturer 350 Anglais et 100 Italiens protégés par leurs fortifications et installations défensives : le noyau de la défense de l'île était brisé. Au bout de cinq jours de combats acharnés, le général Tilney, conduit au poste de commandement du général Müller, commandant des groupes de combat allemands, présentait à ce dernier la capitulation sans condition de l'île fortifiée de Leros.

Les prisonniers britanniques et italiens rassemblés dans l'île ont dû être passablement étonnés lorsqu'ils virent au complet le petit détachement des troupes d'assaut allemandes. En effet, par suite du mauvais temps, la deuxième vague des forces de débarquement croisait toujours devant les côtes de Leros sans avoir pu participer aux opérations. Seuls, privés d'armes lourdes, mais animés d'un courage indomptable, quelques bataillons allemands avaient rempli la mission. La marine de guerre et la Luftwaffe en liaison parfaite avec les troupes avaient aussi largement contribué au succès. Se dépensant sans compter, elles avaient rendu possible le débarquement et préparé la chute de la forteresse.

A peine les hostilités étaient-elles ouvertes à Leros que de légères unités navales allemandes se dirigeaient, un peu plus au nord, sur les îles de Patmos, Lipsos et Nikaria, encore aux mains de l'ennemi. Elles les enlevaient en un coup de main. Quelques jours plus tard suivit la capitulation de Samos. La garnison de cette île était complètement démoralisée par la nouvelle des combats de Leros. Anglais et Italiens de Badoglio s'apprétaient à gagner des eaux neutres lorsque les troupes allemandes débarquèrent.

Toute cette histoire fait penser à un joyeux épilogue qui viendrait égayer la fin d'un drame. Ce n'est en soi, il est vrai, qu'un tout petit épisode de cette guerre mondiale, mais qui néanmoins a vu l'anéantissement de grands espoirs de l'ennemi. La consolidation et l'agrandissement de ses bases d'opérations de la mer Egée lui auraient offert, en effet, de nouvelles possibilités, quoique pas illimitées, et cela juste au moment où se trouve arrêté l'élan qui le poussait dans le sud de l'Italie, contre les fortifications européennes.

Deux remarques s'imposent à l'occasion de ces combats : les forces navales de la Grande-Bretagne, qui doivent sillonner toutes les mers, n'ont pas été en situation de défendre avec succès les bases navales de la Méditerranée, auxquelles l'Angleterre attache de l'importance et dont elle projetait de se servir pour poursuivre sa politique de pression. Deuxièmement, la rapidité de la capitulation de l'ennemi a provoqué l'étonnement. A l'encontre du soldat allemand qui se bat jusqu'à la dernière cartouche là où le destin l'a placé, le soldat des puissances occidentales suspend le combat comme on vient de le voir, dès qu'il estime n'avoir plus de chance de le gagner.



Après une violente résistance. Les points les plus importants de l'île de Leros ont été défendus avec acharnement non seulement par les troupes de Badoglio, mais aussi par les Britanniques eux-mêmes. Les troupes de la Luftwaffe et de l'infanterie s'emparent, après de violents combats, du port, du château et des fortins qu'elles prennent les uns après les autres.

Après la capitulation. Le général Müller décoré de la Croix de chevalier avec feuilles de chêne (à gauche sur la photographie) a dirigé l'attaque allemande sur la base maritime de Leros. La photographie le montre en conversation avec le général anglais Tilney) gouverneur de Leros, fait prisonnier (à dr.,



POURQUOI NOUS NOUS BATTONS

NOUS sommes en possession d'une gravure de 1648, dont l'auteur, un artiste inconnu, représente les habitants d'une ville devant les décombres encore fumants de leurs maisons. Un marchand de journaux passe en voiture pour répandre, à la manière de l'époque, la nouvelle de la fin de la guerre, qui a duré trente ans. Le visage de ces hommes n'arrive plus à exprimer, à force de malheur, que l'apathie et l'hébétéude. Ils ne parviennent même pas à se réjouir de la fin des horreurs. Peut-être ne se décident-ils pas à croire que le meurtre, l'incendie et la ruine puissent s'éloigner d'eux. Ils ont enterré leurs vieux parents et leurs enfants. Pour eux il n'y a plus d'avenir.

Ce spectacle se renouvellera-t-il lorsque l'Europe, de nouveau dangereusement saignée à trois cents ans de distance, verra enfin la guerre actuelle prendre fin? L'histoire ne serait-elle ainsi qu'un éternel recommencement, semblable à la vague qui déferle sans cesse et sans cesse se reforme, paraissant ne se renouveler que pour mieux se porter en avant, alors qu'en réalité elle ne change pas et que le monde reste immobile?

Tandis que nous écrivons ces lignes, dans Berlin, les pans de murs calcinés de quartiers entiers s'écroulent encore. Nous les écrivons, pénétrés de la conviction que derrière les événements terribles de la deuxième guerre mondiale, derrière les similitudes trompeuses de ses manifestations, il y a un sens caché.

Nous savons pourquoi nous nous battons. Quiconque prendra la peine de feuilleter ce numéro se convaincra immédiatement, en parcourant une série d'images, de la raison essentielle de cette lutte unique des peuples pour leur existence: conquête de l'abondance et protection de la substance même de notre vie.

Dans cette série d'images, nous avons donné cette fois-ci la préférence à l'Allemagne, car le peuple allemand, dans la famille européenne, supporte actuellement la plus lourde part de cette lutte. Nous voulons ainsi montrer pourquoi se bat le peuple allemand qui, après quatre ans et demi de guerre et de sacrifices inimaginables, a pris une conscience beaucoup plus nette qu'en 1939 de l'impossibilité où il sera de préserver sa substance

s'il ne sort vainqueur de cette guerre. Le peintre munichoïse Leibl, dans la peinture des paysannes à l'église, nous fait sentir profondément en quoi consiste cette substance.

L'Europe n'est pas concevable sans la culture allemande. Elle deviendrait sans elle le jouet des peuples de l'Asie centrale et de la politique coloniale de nivellement des américains. En revanche la culture allemande n'est pas concevable si elle ne s'incorpore à la grande famille européenne.

La culture des peuples européens est d'ailleurs un tout indivisible. Ce tout viendrait-il à être atteint dans une de ses parties essentielles que l'organisme entier, c'est-à-dire notre continent, dépérirait. Nous avons déjà expérimenté cette vérité lorsque l'Espagne a menacé de devenir entre les mains des anarchistes et des communistes une base d'opérations dirigées contre l'Europe. Quand le danger se précisa, nous savions qu'il menaçait l'Europe entière jusqu'à la Suède et la Finlande et jusqu'aux Balkans. Il n'en va pas autrement de la lutte que l'Allemagne mène aujourd'hui pour son existence. Et le danger est d'autant plus grand que les forces attaquantes sont plus considérables.

Nous ne nous battons d'ailleurs pas uniquement pour le maintien de notre culture européenne. Nos conceptions concernant l'avenir du genre humain se sont clarifiées au point de nous permettre de préciser, dès à présent, dans une autre partie de ce numéro, en quoi consisteront les intérêts des peuples européens et dans quelle direction, lorsque cette lutte sera terminée, pourront et devront porter leurs efforts en vue d'un développement commun. Le monde est submergé, depuis quelque temps, de programmes d'après-guerre qui, pour les neuf dixièmes, ne sont que de pauvres radotages incapables d'intéresser qui que ce soit, y compris leurs propres auteurs, même lorsque ces derniers se trouvent être secrétaires d'état, vice-présidents ou premiers ministres de grands pays. Rien de plus facile que d'établir un programme où, tout en jetant la poudre aux yeux, on escamote ses propres lacunes. Il est, par contre, plus malaisé de trouver un projet plein d'idées pratiques et créatrices. Et pourtant ce sont seules ces dernières, et non un quelconque programme, qui seront capables de faire progresser l'humanité.

En ce qui concerne l'avenir, l'homme doit être au centre de toutes nos préoccupations. Ce souci constant de ne point le perdre de vue nous sépare justement de l'époque qui vit naître le progrès et la révolution française, époque que les idéologues ont remplie de leurs abstractions. C'est l'époque des «ismes», qui n'aurait aucune chance de triompher actuellement en Europe après les expériences ruineuses et funestes de l'Union Soviétique avec le communisme et de l'Angleterre et des Etats-Unis avec le libéralisme. Le docteur A. Carrel, le grand biologiste français a eu ce mot admirable: «L'homme, cet inconnu». Au delà des questions biologiques, cette expression lapidaire pourrait être reprise et appliquée aux temps nouveaux qui se lèvent pour nous.

Les idéologies sont responsables d'avoir asservi l'homme à la machine ou à l'argent. L'ambition de notre époque est de réussir à lui apprendre à s'en rendre maître et à ne les considérer que comme des instruments. On ne parviendra pas à ce résultat par un collectivisme destructeur des liens naturels de l'homme, de la famille surtout, et qui fait de l'individu le rouage passif d'une machine à commander. On n'y parviendra pas davantage dans le cadre d'un individualisme effréné, rejetant toute entrave et rendant irréalisable tout plan d'envergure conçu pour la collectivité. Pour résoudre le problème européen, il faudra donc faire une moyenne entre ces deux extrêmes qui ont apporté tant de malheurs au monde.

Entre la machine et l'argent, se trouve donc pris l'homme, cet inconnu et aussi ce malheureux qui, au fur et à mesure que la guerre se développe, ne songe qu'à un plus total anéantissement de lui-même. Dans cette rage destructrice se reflète la politique qui a métamorphosé au siècle dernier les peuples en colonies de termites à l'intérieur desquelles végétait toute une masse flottante d'individus non encore assimilés. Poussant ces idéologies dans leurs dernières conséquences, les ennemis de l'Europe ont transformé la guerre, qui n'était jusqu'alors qu'une bataille entre armées, en une hécatombe de races et de peuples. Par milliers, mères et enfants ont déjà péri. La vie humaine semble avoir perdu toute valeur. Il en est résulté la dis-

parition totale de tous les sentiments moraux qui s'étaient manifestés jusque-là.

Nous élevons nos voix en ce moment, pour proclamer que c'est pour la défense des valeurs humaines que nous combattons.

Tout observateur impartial de cette guerre doit convenir que, sans la sauvegarde que constitue la volonté et les armes de la Wehrmacht, il serait impossible de maintenir notre conception de l'être humain, telle qu'elle fut exposée par Périclès 400 ans avant J.-C. dans son discours célèbre à la gloire des jeunes Athéniens tombés pour la patrie. Les moyens techniques du XXe siècle atteignent un tel degré de perfection qu'il ne fait aucun doute que si on les employait non pour détruire mais pour construire, on ne tarderait pas à voir s'évanouir les spectres du passé, et en premier lieu celui de la misère des masses. Combien de réalisations hardies, encore insoupçonnées, pourraient contribuer au bien-être des peuples européens si des organisations semblables à celles qui furent créées par les ministres Todt et Speer, au lieu d'engloutir des millions de mètres cubes de béton armé pour entourer l'Europe d'une ceinture de fortifications, pouvaient consacrer leurs matériaux à des travaux productifs pour la collectivité européenne. Des possibilités apparaissent, qui ne pouvaient se faire jour tant que les problèmes économiques ne se résolvait que pour le profit de quelques magnats de la finance. Il s'agit de beaucoup plus que de la reconstruction de ce qui est à présent détruit. L'Europe, mûrie par ces années d'épreuve, sait que jamais plus les anciennes frontières des pays ne seront l'occasion de conflits; elle sait aussi qu'un des résultats de cette guerre sera d'assurer à chaque peuple, petit ou grand, une part égale de collaboration et de droits.

Les idées pour lesquelles nous nous battons évoluent autour de ce pôle: sauvegarde de l'homme et constitution d'une collectivité européenne. Ces idées-là, aucune bombe de terroriste ne saurait les anéantir: les épreuves ne font que les fortifier.

G. W.

Sur la chaîne...

Les douilles d'obus, encore ardentes, quittent sans arrêt la presse

Cliché du correspondant de guerre Weidenbaum (PK)





Wilhelm Leibl:
Les trois femmes
à l'église (1881)



Nous parlons dans ce numéro de ce pour quoi l'Allemagne se bat. Aussi avons-nous placé au début de notre article la reproduction du tableau du peintre munichois Wilhelm Leibl:

Trois femmes dans une église. Les pages suivantes montrent ce que nous sommes et ce que nous possédons, ce à quoi nous tenons par-dessus tout et que nous considérons comme sacré.

CE QUI NOUS REND LA VIE DIGNE D'ÊTRE VÉCUE

Avoir des enfants

Lorsqu'on parle des choses qui, pour nous autres Allemands, rendent la vie digne d'être vécue, il faut citer en première ligne notre volonté d'avoir des enfants.

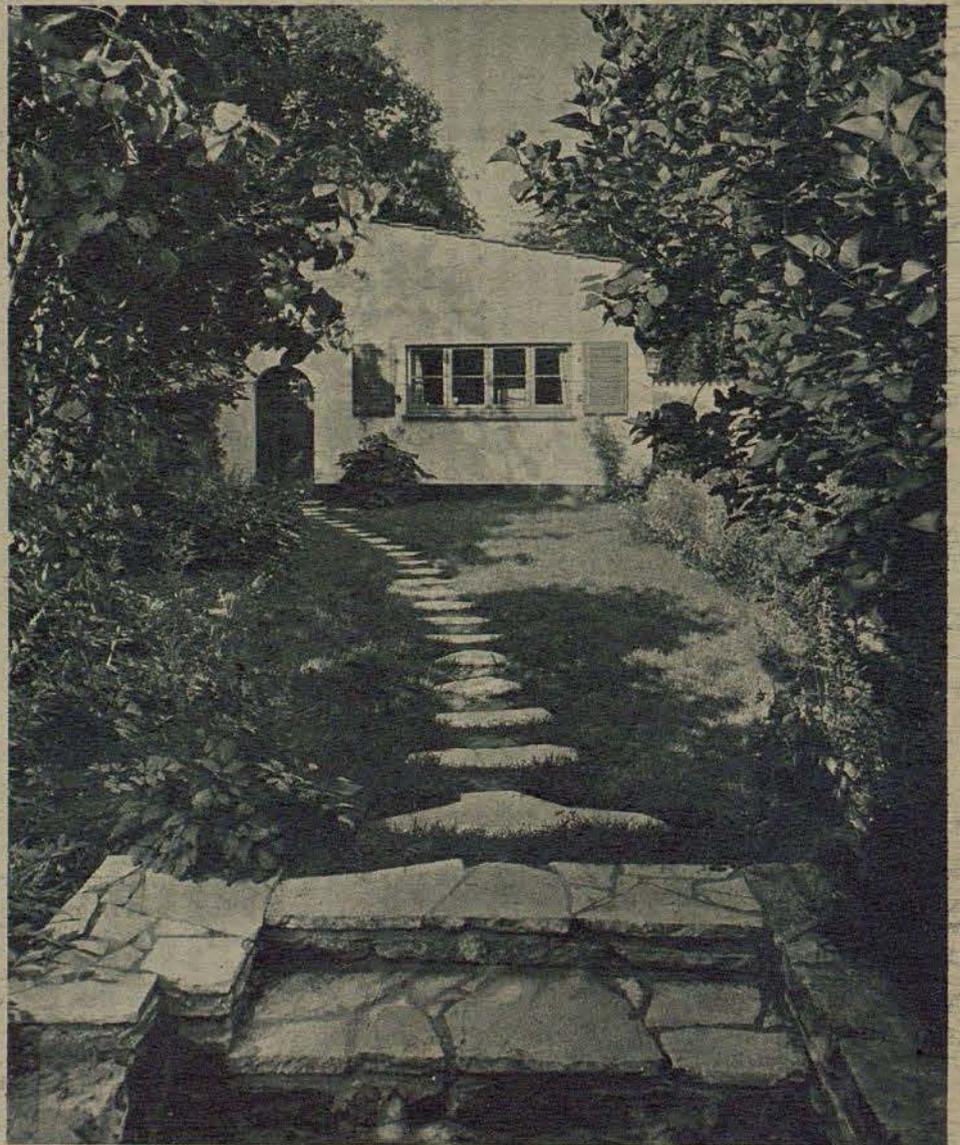
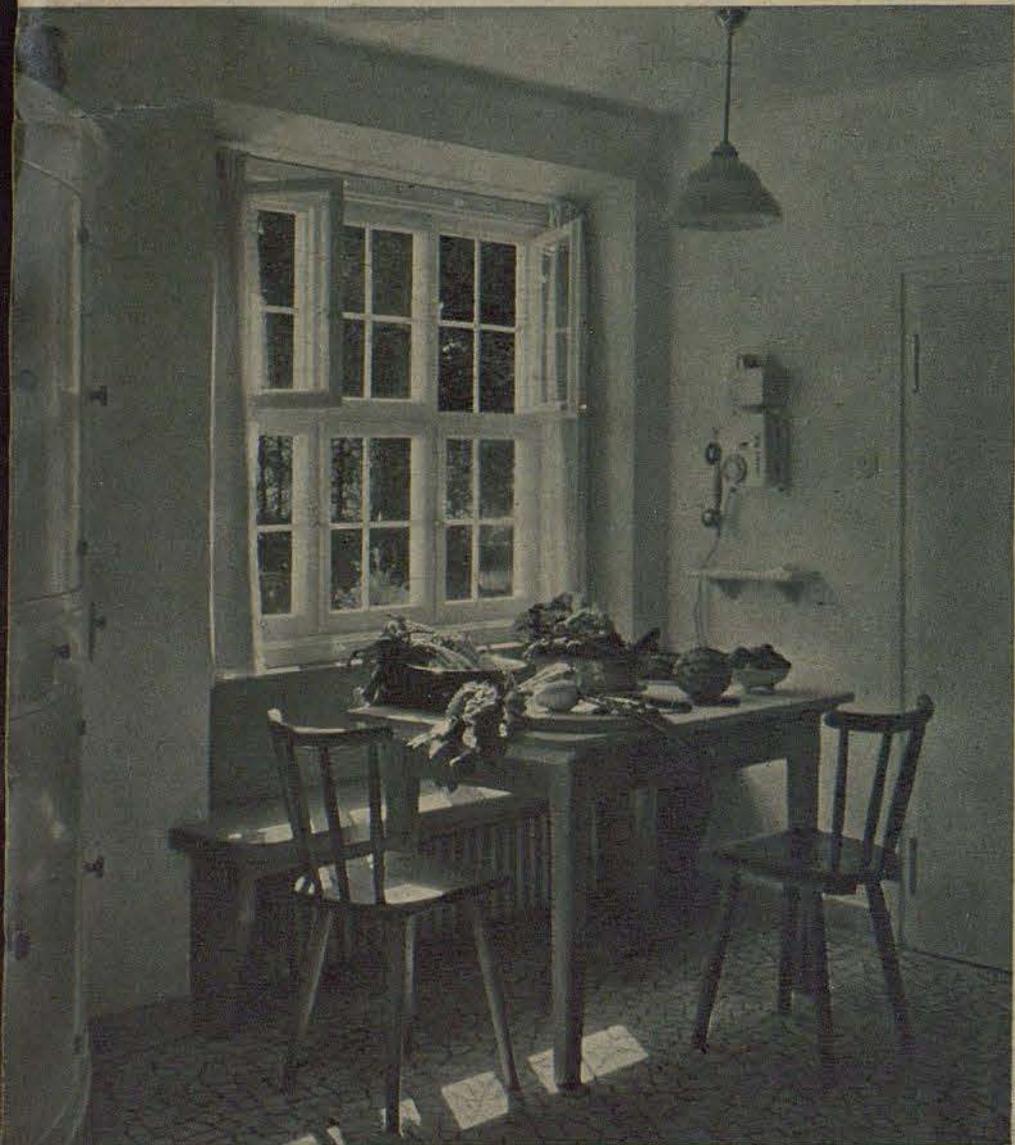
C'est un fait que les Allemands ont beaucoup d'enfants et qu'ils font beaucoup pour eux. L'Allemagne est le pays des villes de moyenne importance dont les habitants ont gardé leurs liens de parenté étroits avec les paysans et qui ont ainsi conservé le sens familial de ces derniers. Mais là où les villes ont pris une trop grande extension et où l'industrialisation exagérée a affaibli ou brisé ces liens, nous veillons, à l'aide de tous les moyens que l'Etat met à notre disposition, à ce que l'enfant conserve sa place et ses droits. Les services des impôts, des constructions urbaines et de l'hygiène, ainsi que les autorités de l'instruction publique, sont obligés, par des lois spéciales, d'établir leurs plans et de prendre leurs mesures en tenant compte du bien-être et du développement favorable des enfants et de les élever convenablement. Cela ne veut pas dire que l'Etat nous décharge des soins à donner à nos enfants, mais qu'il nous vient en aide. Le droit moral et spirituel que nous avons sur nos enfants donne à notre vie et à la peine que nous prenons un sens et un but. Ce n'est pas pour nous que nous travaillons, mais pour les générations à venir.



«Devenir ce
que l'on est»

Nous avons toujours compris, nous autres Allemands, la parole d'un de nos grands écrivains : « Deviens ce que tu es », comme un impératif catégorique inhérent à notre nature. C'est avec facilité et avec joie que nous lui obéissons. Il forme la base même de notre système d'éducation qui n'a pas d'autre objectif que de développer librement, dans ce sens, toutes les forces morales, intellectuelles et physiques de l'individu. A cet effet, nous avons créé un grand nombre d'écoles de toutes les catégories. C'est dans ce même esprit que nous nous soumettons à une éducation militaire et sportive et que nous nous efforçons de conserver notre corps souple et en forme aussi longtemps que possible. Mais pour la même raison chacun réclame le droit de choisir librement sa profession, car le travail ne représente pas seulement pour l'individu le moyen de gagner sa vie : il est aussi le moyen de réaliser le libre jeu de ses dispositions naturelles qui constituent sa personnalité, et lui permettent de vivre heureux et de donner un sens à sa vie. Toutes les formes d'organisation sociale qui tendent à industrialiser les forces de l'homme dans un sens collectif, sont contraires aux besoins profonds et à l'esprit de notre nature.





Posséder un "chez soi"

La vie de chacun est un véritable billet de loterie. Et les hommes ne parviennent pas tous, au delà de leurs besoins quotidiens, à acquérir une propriété qui leur donne l'indépendance et le bonheur d'en faire un jour hériter leurs enfants. Cependant, un ordre social aussi évolué que le nôtre nous paraît devoir ouvrir automatiquement à tous ses membres l'accès à de tels avantages. Or, voilà qui est devenu une réalité en Allemagne. Beaucoup d'entre nous habitent la demeure de leurs pères, dans l'ambiance d'un mobilier qu'ils ont appris à aimer. Un bien

plus grand nombre encore est en mesure de s'organiser un logement à son goût ou même de se rendre, à l'âge mûr, acquéreur d'un pavillon et d'un jardinet. Nous tenons toujours beaucoup à ce que certaines pièces soient réservées aux enfants, à ce que cuisine, chambre, salle de bain, et jardin placent les progrès de la technique à portée de la maîtresse de maison. Nous tendons constamment à accorder, chez nous, la tradition avec le progrès. Nous aimons former le cercle familial pour y élever nos enfants, recevoir nos amis, conserver nos trésors, y compris nos chers livres; et aussi pour y rêver de faire jouer nos petits enfants. L'ambition de disposer d'un logement nous permet de résister au nomadisme industriel dont nous menacent et le bolchevisme et le capitalisme.

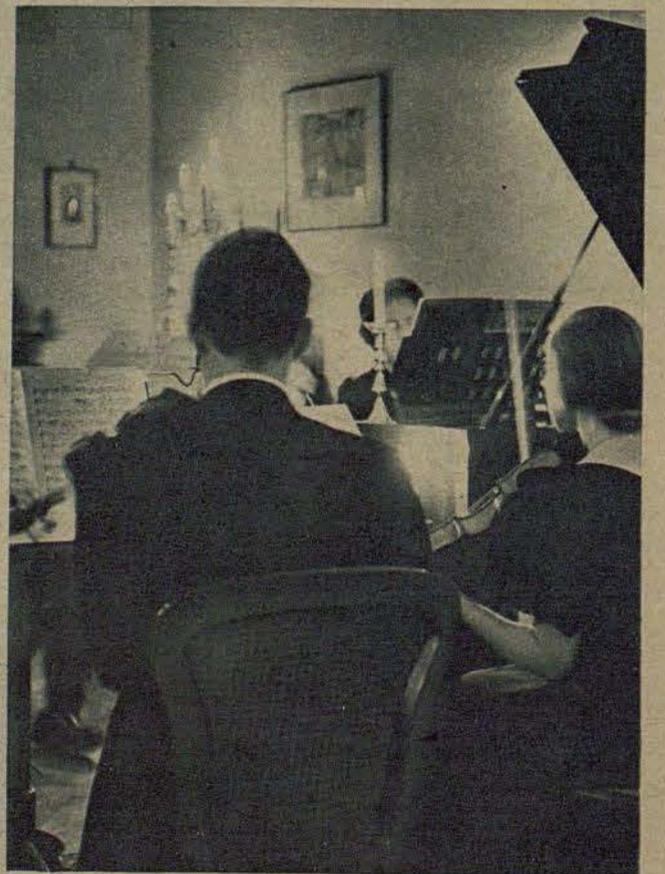
Saisir le vrai

Nous, les Allemands, nous avons toujours dirigé une bonne part de notre activité vers des occupations répondant à la nostalgie de savoir qu'avait ressentie Faust. C'est même vraisemblablement ce qui nous a empêchés d'acquiescer un empire moderne, tel que se le sont taillé ou tentent de se le tailler d'autres peuples plus prosaïquement mercantiles. Quoi qu'il en soit, n'agir que pour faire fortune ou ne lutter que pour s'enrichir matériellement nous semble décidément barbare. La vie ne prend de la couleur que lorsqu'elle s'inspire d'idées. Il ne faut voir ni spleen ni manie chez les hommes mûrs qui vont s'asseoir sur les bancs de nos facultés pour suivre des cours d'histoire, de mathématiques ou de géographie, de médecine, de droit ou de philosophie. Il n'est en Allemagne aucune branche de la science ni aucun art qui ne fasse l'objet d'exposés des meilleurs spécialistes à l'usage des profanes, ceux-ci ne venant d'ailleurs à eux que pour étendre le champ de leurs connaissances. Par centaines de milliers, nous étudions le modelage, la peinture, le dessin, un instrument de musique ou approfondissons un sujet dans des ouvrages techniques, uniquement pour saisir, en les pratiquant, les grandes conquêtes culturelles de l'homme. Nous, les Allemands, passons pour un peuple laborieux, trop zélé même peut-être, mais nous n'en consacrons pas moins nos loisirs à des questions aussi éloignées des métiers lucratifs que de l'ambition ou de la fantaisie. Nous croyons précisément que notre époque verra fleurir ce qui, en fin de compte, différencie l'homme de l'animal : sa marque spécifiquement humaine.



Protéger l'héritage

QUICONQUE a étudié l'histoire de l'Europe sait avec quel retard sur les autres peuples la collectivité allemande a vu se forger son unité nationale. Le « Saint Empire romain germanique » fut pourtant un empire. Mais l'Etat national allemand, de caractère typiquement germanique, est plus jeune de centaines d'années que l'Etat français, par exemple. Nous sommes naturellement fiers de l'unité que nous avons fini par conquérir et que nous avons rendue indestructible. Pour rien au monde nous ne voudrions voir disparaître cette diversité à laquelle la race allemande doit sa personnalité. Manières de voir, coutumes, habitudes, tout cela constitue le seul climat favorable à l'éclosion d'efforts créateurs. C'est dans un tel climat que peut s'épanouir la personnalité individuelle, cette fine fleur de la culture humaine. Nous nous garderons bien de niveler, car pour nous cela signifierait moins rendre égal qu'écraser et anéantir dans la masse.



Comprendre le beau



Avrai dire, et bien qu'en Allemagne, toute ville moyenne possède son propre théâtre, nous n'avons jamais eu assez de scènes dramatiques ni d'opéras. Maintenant encore, en pleine guerre, on voit chaque jour la foule en attente devant les guichets et, après la représentation, des groupes d'admirateurs, vibrants d'enthousiasme, guettent la sortie des artistes pour acclamer une dernière fois le chanteur. Une matinée de Haydn ou de Bach fait plus vite salle comble qu'une revue à grand spectacle. Les artistes se sentent entourés de la même atmosphère de compréhension et d'encouragement devant un parterre d'ouvriers des indus-

tries d'armement que devant le public choisi, et bien connu d'eux, des « premières ». Selon la pensée de Schiller, le théâtre reste pour nous une institution morale et la musique le seul langage qui nous donne une révélation directe du divin. Nous aimons entendre ce langage dans le cadre altier de vieux châteaux ou à la chaude lueur des chandelles, en plein air, ou dans la nef des cathédrales, parfois même en pleine forêt. Et quand un quatuor d'amis se réunit, une douce atmosphère de fête emplît l'appartement... Pour nous, Allemands, le beau est demeuré indispensable, comme l'automobile l'est devenue pour d'autres peuples.

FETES JOYEUSES



Jusqu'à la guerre, on se rendait de tous les coins du monde en Allemagne pour se joindre au tourbillon du Carnaval de Cologne ou subir le charme des réjouissances de Munich. On connaissait le caractère unique de ces fêtes. Ici régnait la gaieté la plus effrénée, ne dégénéralant jamais en agitation forcée et artificielle. Cette joie de vivre est un patrimoine que nous entendons conserver. Nous autres Allemands avons déjà vu trop souvent notre existence nationale au bord de l'abîme... C'est pourquoi nous n'entendons pas renoncer à l'épanouissement de toutes les forces qui sont l'affirmation de nous-même. Dans les jours fastes, une telle richesse déborde quelque peu du cœur de l'Allemand et s'échappe sous le signe de la joie, aussi précieuse que la sève s'écoulant des robustes sapins. Longue est la guirlande des fêtes de notre calendrier et des anniversaires et nous n'en manquons jamais une seule. Carnaval, fête patronale, rentrée d'octobre, nouvel an, foire du pays ou Pâques, fête de Mai ou Noël : ce sont les points cardinaux de l'année. Ces solennités nous libèrent, nous exhortent, nous élèvent tous et leur rayonnement égaye nos jours de labeur.

CONNAITRE
LE
MONDE

Nous circulons volontiers; nous aimons les voyages. Chez certaines populations allemandes, l'amour des déplacements est proverbial. Gardons-nous, cependant, de prendre ces voyages ou excursions des Allemands pour de vulgaires déplacements de plaisir. Si l'on va en hiver à la montagne ou en été à la mer, c'est pour se retremper dans la nature. Nous entreprenons le tour du monde par ce besoin d'apprendre qui est en nous inné, et sa satisfaction nous emplit de bonheur. Voyage et excursion sont l'idéal des vacances. Joignant l'utile à l'agréable, on s'instruit en se récréant. Tous les Allemands ont depuis longtemps leur congé annuel. Billets à prix réduits de fin de semaine, cartes de familles nombreuses ou de congé annuel, pistes cyclistes, autos-trades, voyages à forfait en groupe — voyages circulaires, voyages gratuits d'étude, — tout cela se pratiqua jusqu'à l'ouverture des hostilités et il ne saurait être question de renoncer à ces conquêtes dans l'avenir, pour l'unique raison qu'elles ne sont pas réalisables parmi les peuples des steppes de l'Est ou que cela n'est pas dans les mœurs des peuples colonisés d'Amérique.





VIVRE DECEMMENT

POUR nous autres, Allemands, les bienfaits de la civilisation ne doivent pas servir principalement à enrichir des firmes, des sociétés, des commerçants ou des banquiers. Tout le monde doit gagner sa vie, honnêtement et largement. Mais il nous paraît incompréhensible et inexcusable qu'une invention susceptible de rendre la vie plus agréable et plus facile soit accaparée par un spéculateur qui la retire du domaine public afin de supprimer la concurrence. Nous pensons que la vie ne vaut la peine d'être vécue que si le génie inventeur et organisateur de l'homme profite à la collectivité entière. L'automobile n'a conquis chez nous droit de cité que grâce à la voiture populaire allemande, à la portée de presque toutes les bourses. Un lopin de terre, une maison, si petite soit-elle mais bien à soi, telle que l'organisation allemande a su en édifier, et le mot « foyer » prend toute sa valeur. Naturellement, nous prions le travail par-dessus tout. C'est grâce à lui que l'homme peut donner sa mesure. Mais lui aussi doit se soumettre aux lois naturelles qui régissent l'humanité. Le travailleur qui, au soir d'une vie de labeur, commence à se sentir las, doit pouvoir se reposer sans souci du pain quotidien. Qui d'entre nous ne se souhaite quelques années paisibles à la fin de sa vie ? C'est pour réaliser ce vœu raisonnable que nous avons créé à notre propre intention un système de pensions, assurances, secours à la vieillesse et caisse de retraite, que l'Etat administre pour nous. Et l'Etat, c'est nous.





Der Beobachter
Sonntag, 10. August 1935
1. Jahrgang, 1. Heft

RENCONTRE AU LOUVRE

Dans l'article: «Ce qui nous rend la vie agréable», le lecteur aura sûrement trouvé des choses qui répondent à son sentiment. Il aura sans doute, à maints égards, senti de la même manière qu'un Allemand. Les remarques ci-dessous, relatives à l'art chez les peuples européens, ont pour objet de préciser davantage l'impression que l'Allemagne ne lutte pas seulement pour elle seule, mais pour l'Europe entière

C'était au moment de l'exposition de 1937 à Paris. Deux femmes se trouvaient au musée du Louvre: une Française et une Américaine. Elles s'étaient arrêtées devant l'admirable tableau d'Elisabeth Vigée-Lebrun: «La dame au manchon». La jeune Française, à coup sûr une étudiante des Beaux-Arts, donnait des explications sur le tableau. Elle vantait l'éclat de la couleur, résultat d'une culture picturale qui, en France au XVIII^e siècle, avait déjà la valeur d'une tradition bien établie.

— D'ailleurs, ajouta la jeune étudiante, en souriant délicieusement, on peut affirmer que ce tableau a été bien souvent contemplé par des Françaises qui attendaient un enfant et désireuses de voir cet enfant ressembler au portrait, qui est, en quelque sorte, un idéal du type national.

— Oh! je comprends — répliqua la jeune et élégante Américaine, habillée à la dernière mode. — En effet, ce tableau est admirable. Il faut que je me fasse faire une toque et un manchon semblable!»

Depuis qu'un témoin a noté ce bref entretien de jeunes femmes, quelques années seulement se sont écoulées. Mais elles ont été riches en événements qui creusent un fossé entre hier et aujourd'hui. La jeune fille de Philadelphie ou de Boston, dont la remarque naïve caractérise si bien la conception américaine de l'art et de la culture européennes, aura sans doute porté, durant quelques semaines, sa toque et son manchon à la Vigée-Lebrun, pour les ranger bientôt dans son armoire à travestis. Il est probable qu'aujourd'hui

elle se produit dans le monde avec une toque et une jaquette à la Staline. Quant à la jeune Française, elle a sûrement autre chose à faire que de s'étonner de l'inconscience et de la légèreté des girls américaines. Ce qui demeure, c'est le sourire délicieux du portrait de Mme Vigée-Lebrun, qui fait encore l'admiration des futures mères, car elles y voient toujours un idéal pour l'enfant qu'elles attendent.

Et l'observateur allemand d'autrefois peut réfléchir aujourd'hui au sens caché de ce court dialogue, surpris dans une salle du Louvre.

N'avait-il pas été profondément touché de revoir ce portrait de Vigée-Lebrun, lui qui dans son enfance en contemplait une reproduction dans sa chambre? Ce n'était pas d'ailleurs uniquement l'aimable portraitiste de la société française du XVIII^e siècle qui remuait en lui tant de souvenir. Quelques pas plus loin, on pouvait admirer la Joconde de Léonard. Et c'étaient aussi les Madones de Raphaël, dans la Galerie de peinture de Dresde, ou à Berlin, Lavinia, l'attrayante fille du Titien, tenant en main une coupe de fruits, ou les Infantes de Velasquez, raides dans leurs robes d'apparat, ou les femmes de Vermeer et de Rubens, ou les deux femmes de Rembrandt: Saskia et Hendrikje, ou la Madone de Dürer, au milieu d'un paysage, ou la femme de Holbein, avec la famille du bourgmestre Meyer... On pourrait dresser encore une longue liste de ces figures féminines admirables et mystérieuses sorties des ateliers des grands peintres

Suite page 27

Voir sur les quatre pages en couleur qui suivent:

Quatre figures d'Européennes: la souveraine, l'artiste, la bourgeoise et la mère

A droite: Isabelle, épouse de l'empereur Charles-Quint, peinte par le Titien vers 1543. Sur les deux pages suivantes: Mme Vigée-Lebrun, artiste française, peinte par elle-même vers 1782 et Helene Sedlmayr, jeune fille de la bourgeoisie de Munich, portrait exécuté sur l'ordre de Louis 1^{er} pour la galerie des beautés de la résidence munichoise de Karl Stieler, en 1831. Sur la dernière page: la mère du peintre allemand Hans Thoma, tableau de Hans Thoma, de 1866

Reproductions autorisées par les maisons d'éditions artistiques: Schroll u. Co, Vienne, F. Hanfstaengl, Munich, et E.A. Seemann, Leipzig



N°4711

TOSCA POUDRE

Le choix de votre Poudre
est une question de confiance

C'est pourquoi il doit être judicieux et réfléchi. Une bonne poudre pour le visage doit s'harmoniser au fond de votre teint avec la délicatesse d'un pastel et la légèreté d'un souffle. Son adhérence doit être aussi fine que forte et d'un parfum délicat.

La Poudre Tosca "4711" répond à toutes ces exigences. Elle entretient l'épiderme et le protège contre les intempéries, grâce à sa teneur en matières cosmétiques, dosées très exactement d'après des données scientifiques.

Le ton approprié à chaque type de beauté.

Rencontre au Louvre

Suite de la page 22

européens. Elles sont, à bien des égards, devenues et restées l'image de la femme idéale et non pas d'un type déterminé.

Mais le secret du charme exercé par ces tableaux, si représentatifs de l'art européen, est plus profond encore, car ils posent, en réalité, un problème plutôt esthétique que social. Ces manifestations du génie pictural des nations européennes ne pouvaient être que la cristallisation d'un idéal, parce qu'elles ont la valeur d'un symbole : celui du génie créateur de la race blanche qui, depuis le développement culturel de l'Europe, depuis la Renaissance et l'épanouissement de l'Occident, a marqué le monde de son empreinte. Cette culture a pu naître et se développer dans sa propre atmosphère européenne, et si elle a pu être parfois empruntée par les U.S.A. (comme le fait la jeune Américaine en copiant la toque et le manchon), jamais elle n'a pu naître spontanément sur un autre terrain.

Il est impossible de se représenter la culture européenne et par suite celle de la race blanche sans évoquer la liste ininterrompue de noms glorieux qui, depuis l'antiquité grecque, depuis Rome et la Renaissance, conduit jusqu'à notre époque. C'est là une série de brillants génies créateurs qui, dans le domaine de l'art, ont donné au monde ce que l'humanité reconnaît aujourd'hui comme les formes les plus élevées de sa culture. Cependant, on ne saurait, à juste titre, placer dans cette liste le nom de cette charmante et délicate artiste française qui a donné lieu à ces réflexions. De même que tant d'autres de la même race, elle a su donner le meilleur d'elle-même pour le développement de l'œuvre commune; mais elle est, dans l'arbre que représente la culture artistique européenne, ce que sont les branches et les feuilles délicates par rapport au tronc puissant. Et de telles branches et de telles feuilles sont nécessaires à la vie de l'arbre.

Cependant tout développement suppose une lutte. Aussi l'histoire de la formation et du développement de la culture européenne est-elle marquée par des étapes de luttes héroïques. Il s'agit aujourd'hui de sauver cette culture menacée à l'ouest comme à l'est. C'est au cœur même de l'Europe, à l'Allemagne, qu'est dévolue cette mission.

Certes, dans la lutte entreprise, il ne s'agit pas uniquement de sauver une œuvre d'art en particulier, quelque précieuse qu'elle soit, même si elle ne pouvait jamais être remplacée. La perte d'une œuvre faisant partie du patrimoine de l'humanité est toujours regrettable, non seulement pour son possesseur, mais aussi à la longue pour celui qui l'a détruite. Mais toute œuvre, prise en particulier, ne peut être autre chose que l'expression d'une volonté supérieure, apanage vraiment indestructible d'une communauté.

Cette volonté créatrice ne vaudrait peut-être pas les sacrifices inouïs qui sont faits pour elle, au cours de cette

guerre, si elle n'était pas le témoignage de la force sacrée qui anime le peuple conscient de lui-même, et lui permet de s'élever au-dessus de la moyenne, de mettre en relief ses conceptions et d'imposer son génie créateur comme norme de toutes les valeurs.

« Si je n'étais Michel-Ange, je préférerais être Dürer que Charles-Quint. » Ces paroles de Michel-Ange, lui-même, marquent l'abîme qui sépare deux mondes.

Quelle conscience de lui-même, quelle passion pour l'art, quelle foi dans sa mission ! Ainsi donc un homme aussi ambitieux que Michel-Ange, d'une passion si démesurée, le Titan des artistes européens de son temps, était prêt à dédaigner la pourpre d'un souverain. Plutôt que d'être cet empereur possesseur d'un empire « où le soleil ne se couchait jamais », il aurait préféré être, à Nuremberg, Albert Dürer, cet artiste allemand qui a peint les Évangélistes et la Fête du Rosaire. Ne faut-il pas admirer la puissance mystérieuse de l'art qui élève ainsi au-dessus de toutes les grandeurs humaines ?

C'est là qu'il faut trouver la preuve du génie de l'Occidental, qui, avec la passion d'un penseur, établit la primauté de la force créatrice culturelle sur les forces économiques. C'est le génie et l'orgueil de l'Occidental qui sait que la puissance spirituelle de sa race ouvre à l'humanité de nouvelles voies pour son développement, et lui donne des raisons de croire en elle. Il sait d'ailleurs qu'aucune des découvertes, des conquêtes et des inventions qui ont révolutionné le monde n'a pu se réaliser sans l'apport de la culture, seule capable d'éveiller et de développer les forces spirituelles d'une race et de leur permettre de se défendre et d'agir.

Qu'aurait été Charles-Quint sans le rayonnement que la magnifique culture européenne de l'époque a prêté à sa figure de souverain ? Peut-être n'aurait-il été que le monarque d'une horde, peut-être seulement le « contrôleur » d'une agglomération économique, semblable à celle de l'Amérique d'aujourd'hui, le maître de commerçants, de banquiers et d'entrepreneurs.

C'est seulement l'éclat de la culture européenne répandue sur le monde ainsi que sa force créatrice, expression de la haute vitalité de ses peuples, qui ont conféré jadis à ce monarque de l'Occident la dignité et aussi la véritable puissance politique devant laquelle le monde s'est incliné.

Cela était vrai, il y a quatre siècles, et cela l'est encore bien plus à notre époque chargée d'administrer un héritage qui s'est puissamment développé. Cette haute mission implique la liberté de disposer : liberté telle que Goethe la concevait lorsqu'il disait : « Gagne ton bien pour le posséder. »

Sans cette liberté de posséder, résultat de l'action et de la lutte, à quoi servirait d'avoir hérité du grand passé européen, envers lequel on ne se comporterait pas autrement que l'Américaine du Louvre qui, devant le tableau de l'artiste française, ne voyait que la toque et le manchon ?

L. E. Reind



Ces figures sont de même épaisseur et de même grandeur

et c'est une illusion d'optique si vous les voyez autrement. Mais l'œil incorruptible d'un Voigtländer, qui voit les choses telles qu'elles sont dans la réalité, ne se laisse pas tromper. Réjouissez-vous donc de posséder déjà un Voigtländer ou pensez dès maintenant à vous en procurer un dès qu'ils seront de nouveau en vente.



Voigtländer

MERCEDES
Machines de bureau

A écrire — à calculer — Compliables. Elles sont un témoignage de l'esprit créateur des ingénieurs allemands. Depuis longtemps répandues dans toute l'Europe comme machines de précision de premier ordre, elles jouissent partout d'une haute faveur.

MERCEDES BÜROMASCHINEN-
WERKE AG · ZELLA-MEHLIS/TH.



ART POUR CARTES POSTALES A BON MARCHÉ

C'est ainsi que le Maréchal Sir Arthur Harris, commandant en chef des terroristes de l'air britanniques, a désigné les monuments culturels, qu'il s'efforce de détruire systématiquement

AINSI donc, les chefs-d'œuvre culturels sont pour les Anglais de « l'art pour cartes postales à bon marché ». On pourrait opposer à cela les réalisations de la civilisation et de la culture. Nous n'en prendrons pas la peine. Une seule question nous suffit : pourquoi les chefs-d'œuvre de cet « art méprisable » semblent-ils à certains Anglais et à certains Américains, en Sicile et au sud de l'Italie, tellement précieux qu'ils s'en emparent dans des proportions inimaginables et contre le plus élémentaire droit des gens ? Certes, on peut dire que c'est la valeur pratique, l'argent que l'on peut retirer de ce vol qui les intéresse et non pas la valeur artistique en elle-même. Pourtant il doit bien y avoir en Angleterre et aux U.S.A., des gens qui dépensent de l'argent pour de telles œuvres sans penser aux spéculations possibles et au profit qu'ils peuvent en tirer.

Peu importe d'ailleurs. Le fait est qu'ils volent. Nous ignorons l'étendue exacte de ce vol, mais quelques exemples peuvent servir d'illustration. Récemment a eu lieu à New-York, une vente aux enchères d'œuvres rares de

l'Italie, d'une valeur totale de 30 millions de dollars. On a volé, en particulier, les sculptures du portail de la cathédrale de Palerme, vieille de 1.000 ans, et différentes pièces rares dans le trésor de la chapelle Sainte-Rosalie à Palerme. A Tunis, les représentants des grandes maisons d'art de New-York sont depuis longtemps arrivés en avion pour organiser les choses sur les lieux mêmes, et une commission américaine a été fondée officiellement « pour la protection des chefs-d'œuvre européens ». Mais, comme le renard de la fable qui trouve les raisins trop verts, parce qu'ils sont trop haut placés, on n'attache pas d'importance aux trésors européens dont on ne peut s'emparer : c'est de l'art pour cartes postales, tout juste bon à être bombardé.

Nous autres Allemands, nous ressentons durement la perte de ce qui est irremplaçable et qui nous est ravi si brutalement par les raids terroristes. Mais les destructions que le sol de l'Italie doit supporter sont tout aussi pénibles pour nous, car nous savons trop bien que les témoins classiques des créations culturelles se trouvent

pour la plupart en Italie. Les bombes anglo-américaines sont tombées au hasard sur les places artistiques de Milan, Turin, Pise, Rome, Pompéi, Gênes, Palerme, etc...

Et nous nous rappelons avec une certaine amertume que pendant la campagne de France en 1940, on apporta les plus grands soins, selon les ordres reçus, à ce que tous les monuments et les œuvres artistiques fussent respectés malgré les fureurs de la guerre. Maintenant, ce ce sont les bombes anglo-américaines qui détruisent ces richesses.

Nous pensons, avec encore plus d'amertume, que la terreur actuelle contre la civilisation ne vient pas des Soviétiques, dont nous n'aurions et n'avons pas à attendre autre chose, mais de pays qui se considèrent aujourd'hui comme les représentants de la culture mondiale. Mais pour l'éthique allemande de guerre, les crimes commis contre la culture européenne représentent finalement un stimulant, parce qu'il prouvent à tout Allemand, d'une manière précise et irrévocable, qu'ils se trouveraient en face d'un adversaire haineux et impitoyable si le Reich était vaincu

Gelyna

Gelée adoucissante, évite les gerçures, protège les mains contre les rigueurs du froid.

Robel

25 Avenue Matignon - Paris - Tél. : Elysees 79-53



EXPERIENCE et SELECTION

Si vous voulez un fer qui marche
Achetez une résistance de marque
Pour avoir la meilleure, envoyez
50 fr. aux

Ets Lucien Bouvier
10, Rue Doc.- Fontan, Toulon (Var)
Expedition par poste dans toute la France.

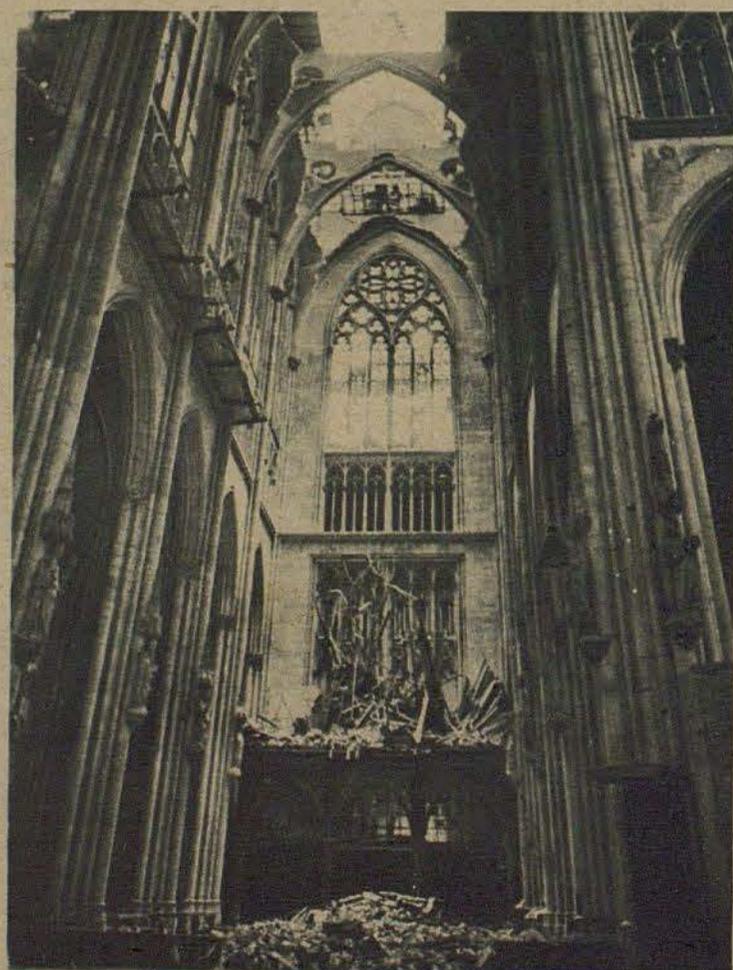
NOTRE DEVISE : SERVIR D'ABORD

PARIS, MAGASINS DE VENTE :
2, Boulevard HAUSSMANN
68, Rue de RIVOLI

SUCCURSALE DE LUXE :
67, CHAMPS ÉLYSÉES

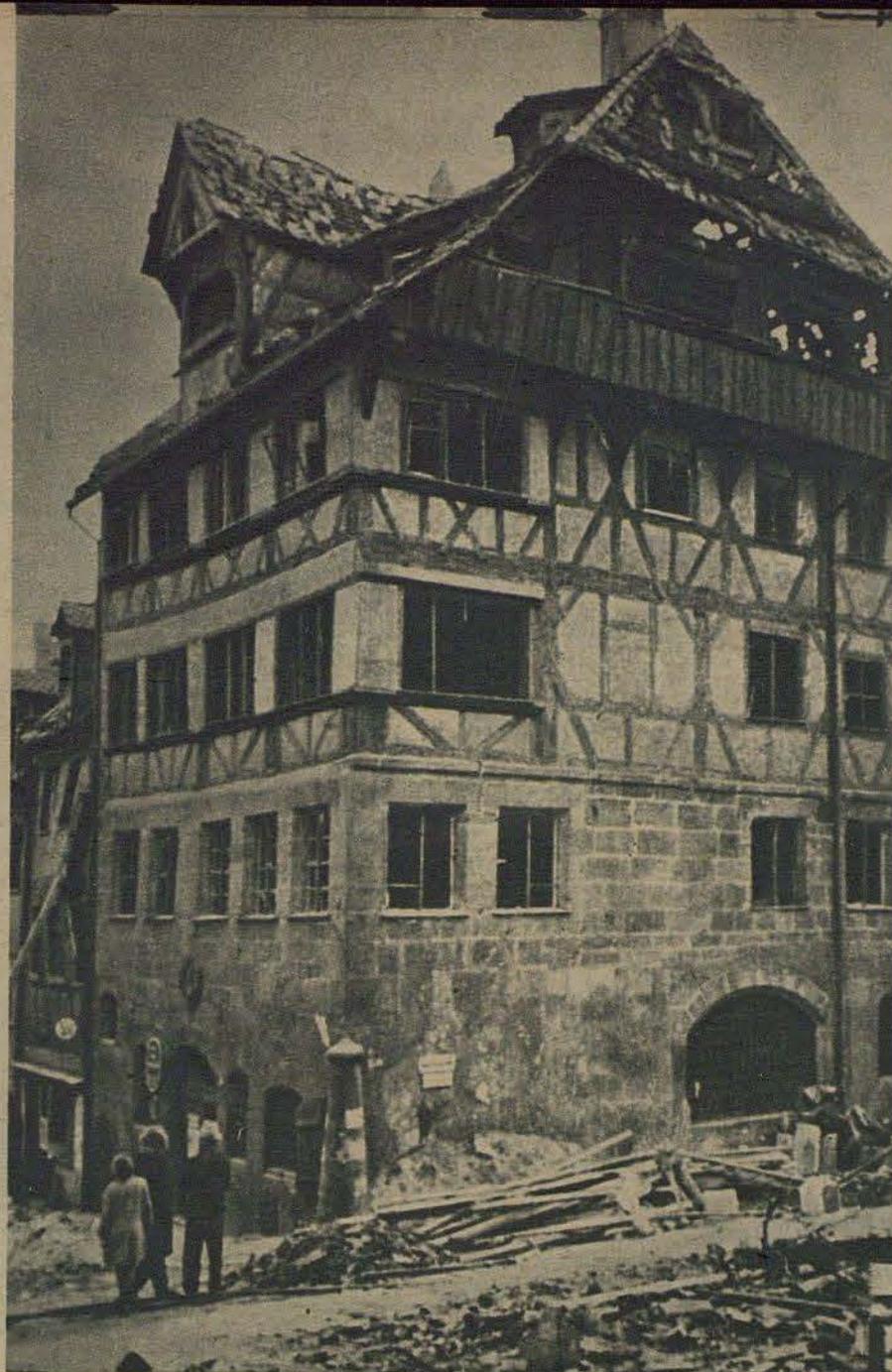
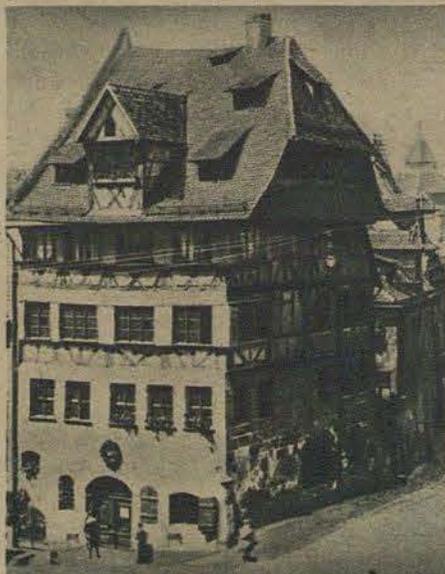


PILLOT
PARIS



Les œuvres les plus admirables de l'art gothique, où s'est manifesté l'esprit créateur de toute une époque de la culture occidentale s'effondrent en ruines, touchées par les bombes des terroristes. La cathédrale de Cologne, chef-d'œuvre de la fin du gothique, admirée et respectée dans le monde entier, a été très atteinte. Sa construction fut commencée en 1248. Après la mort de son premier architecte, Gerhard von Riele, des générations entières de grands constructeurs continuèrent son oeuvre. La « confrérie des bâtisseurs de la cathédrale de Cologne » est restée célèbre dans l'histoire de l'Occident. La magnificence et la majesté des tours, la grandeur des cinq nefs, l'originalité de ses sculptures ont fait de cette cathédrale une des richesses les plus précieuses de la civilisation européenne.

Pendant cinq siècles, le lieu qui vit naître et travailler Albert Dürer fut le symbole de l'inépuisable génie créateur des artistes européens. Mais il n'y a pas seulement Nuremberg et l'Allemagne; ce sont les centres culturels du continent entier qui abritent ces vestiges inestimables du trésor européen. Les terroristes anglo-américains n'ont pas hésité à accumuler les ruines sur de tels lieux, que des mains pieuses entretenaient dans leur état primitif.



Après les églises, les palais. Le «Palazzo Verde» de Galeazzo Alessi, à Gênes, que les bombes des terroristes viennent de détruire. Il faisait partie de ces palais qui inspirèrent jadis un Rubens ou un Van Dyck.

→ La cathédrale de Palerme, où se trouve le tombeau de l'Empereur Frédéric II, est célèbre par son portail que les Américains ont transporté aux U.S.A. où il figurera dans leurs collections de chefs-d'œuvre.



Attention
à votre
santé
abdominale

Votre bien-être
en
dépend.



L'amaigrissement rapide, tout comme l'embonpoint, provoquent, chez l'homme, un déséquilibre de tous les organes, source de nombreuses indispositions. Protégez votre santé en portant une Ceinture Linia, vous vous sentirez immédiatement soulagé et "en forme".

CEINTURE LINIA

et autres ceintures herniaires et médicales

Exclusivement chez
J. Roussel,

166, Bd Haussmann, Paris, CAR.09-14
1, rue de Castiglione, Paris - Opé. 57-88

LE LANGAGE DES ÉCRITURES

Sensibilité

On écrit
mieux sa
tendresse
avec un "Ludo"

La Sensibilité se traduit par l'inclinaison des lettres. Elle s'allie souvent à la générosité et au goût du beau, marqués par les barres qui prolongent les mots et par les courbes gracieuses des majuscules. Quelle que soit votre écriture adoptez le stylo



Les Usines De l'Ourcq

La beauté de la chevelure



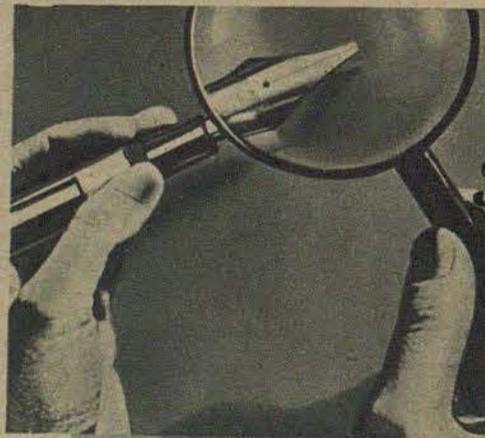
par le
traitement

Birkon
Haarwasser

Dealle



Lohse Uralt Lavendel a subi, en quantités, certaines restrictions. Mais sa qualité n'est point changée. Soyez-en économes : quelques gouttes suffisent à procurer un quart d'heure de fraîcheur et de bien-être. Vous devriez l'essayer. On vit mieux, on travaille plus facilement dans une atmosphère de fraîcheur parfumée.



*Brillante
et souple*

la plume

Kaweco

glissera, légère, sur
votre papier

Dans toutes les bonnes maisons, nos représentants se feront un plaisir de vous présenter les créations modernes de *Kaweco*

KHASANA
Dr K

PERI
KHASANA

MARQUE MONDIALE
DE COSMÉTIQUES

Dr. Korthaus

DR. KORTHAUS FRANKFURT A.M.

PERI

B O H N

A la question: l'Allemagne a-t-elle un programme pour le quel elle se bat? voici la réponse: ce que le soldat allemand a à défendre n'est pas un programme. C'est la trame même de son être, la richesse et la diversité de sa vie civile. Il est cependant un vœu dont il veut assurer la réalisation: le respect de la personne humaine. Ce n'est pas là non plus un point de programme, mais bien une notion première, que «Signal» commente dans les pages qui suivent



Pourquoi nous nous battons





Pourquoi nous nous battons:

Pour le droit de l'homme à la culture

LES problèmes primordiaux de notre époque sont ceux qui concernent les masses.

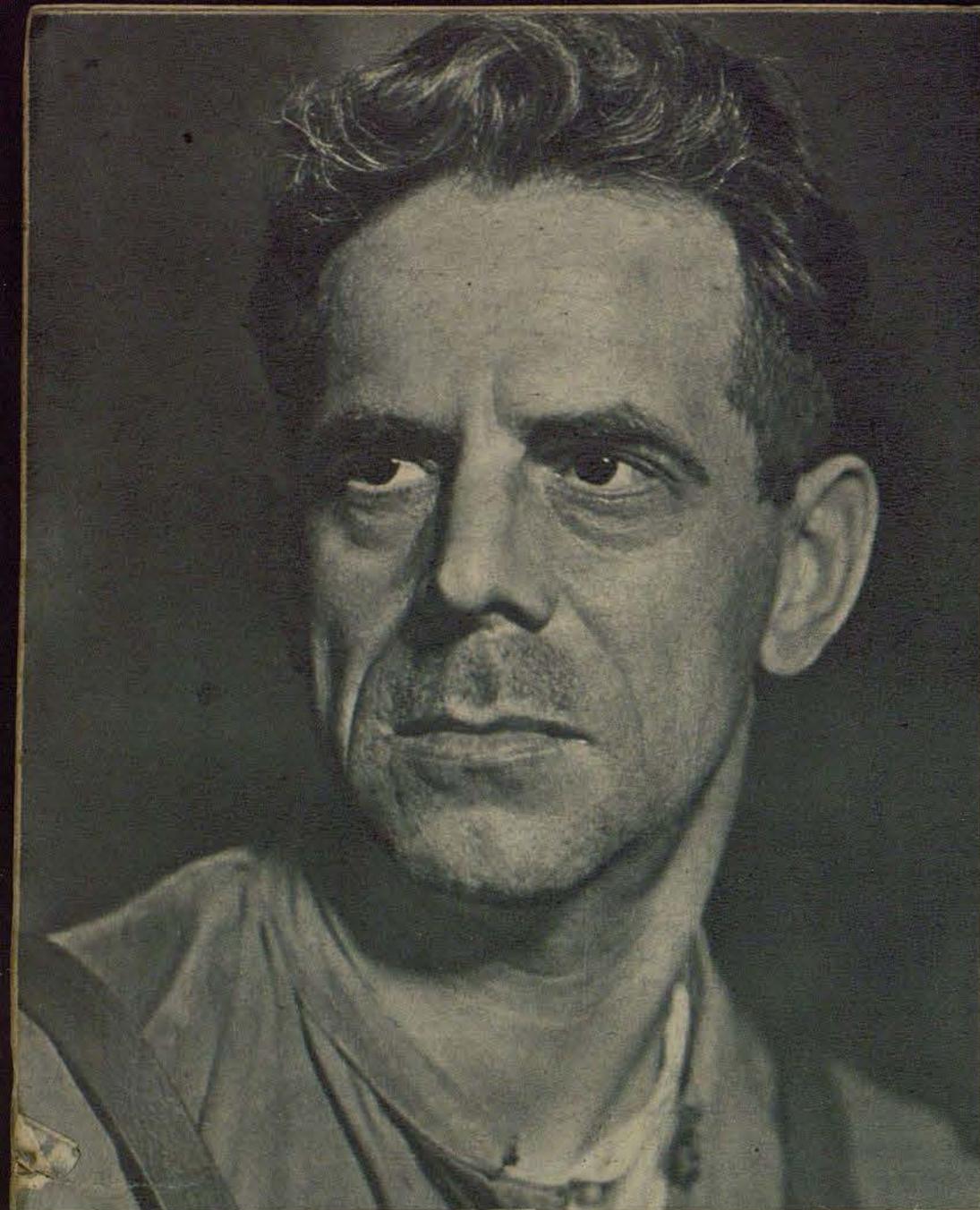
Les privilèges admis, dans les ploutocraties, aux bienfaits de la culture, sont de moins en moins nombreux. D'autre part, les produits misérables du prolétariat en U.R.S.S. ont démontré que les méthodes de nivellement étaient incapables de satisfaire le besoin de culture des peuples.

C'est pourquoi l'un des buts de guerre européens les plus importants prévoit que tout travailleur devra disposer d'assez de temps pour organiser sa vie de façon que celle-ci ne soit pas entièrement absorbée par le travail quotidien du bureau ou de l'usine. Ce souci de faciliter l'accès de la culture à chaque individu, à chaque famille, revêt pour nous la même importance que la lutte à entreprendre pour l'établissement de salaires convenables qui fassent naître chez le travailleur un sentiment de sécurité et écarte cette incertitude du lendemain, cause de tant de misère, surtout dans les grandes villes. C'est ainsi que sera offerte aux plus doués et aux plus travailleurs la possibilité de s'élever. Car nous sommes opposés aussi bien à un nivellement qu'à la dictature d'une classe.

Le droit qu'ont les plus doués aux bienfaits de la culture est le corollaire du droit au travail et ce dernier devra entraîner l'Europe vers un nouvel ordre social. Ce sont les capacités qui doivent jouer le rôle et non l'extraction, l'argent ou le profit. Les places doivent revenir à ceux qui en sont dignes. Voilà ce qui nous semble être l'expression de la culture véritable. Une des fautes essentielles des mouvements socialistes du passé fut d'éveiller des appétits sans spécifier en même temps que toute prétention à un poste supérieur devait s'accompagner de qualités correspondantes. C'est lorsque les valeurs réelles se voient repoussées sans espoir par le prolétariat que la justice sociale ne peut régner. Contre de telles méthodes, nous nous élevons avec passion.

Deux exemples parmi tant d'autres. Un orchestre officiel dirigé par le directeur général de l'académie de musique Wilhelm Furtwängler, donne un concert consacré à Beethoven, pendant la pause d'une grande entreprise industrielle allemande. — Un des navires de permissionnaires allemands dont les voyages d'excursion font connaître aux humbles, les beautés de la nature et les biens culturels, naguère réservés aux privilégiés.





Pourquoi nous nous battons :

Pour la solution définitive du problème du travail

AU centre de cette guerre se trouve le problème de la vie de l'homme.

L'homme sera-t-il assujéti à la machine ou à l'argent? Sera-t-il au contraire leur maître? Voilà le grand problème qui se pose maintenant dans cette lutte mondiale.

Que ce soit en U.R.S.S., où règne la machine, ou bien dans les ploutocraties anglo-américaines, où le capital est roi, le travailleur n'est qu'un prolétaire.

La suprématie du capital est fondée sur l'insécurité de millions d'individus. De leur côté, marxisme et soviétisme visent à la perpétuation du prolétariat. Les ploutocraties ainsi que le soviétisme ont cherché à extraire d'une doctrine erronée un idéal pour l'humanité. Dans tous les pays, le capitalisme a dépouillé le travailleur de ses droits, le conduisant à la misère et l'opposant à ses compatriotes. Par des moyens apparemment opposés, le soviétisme est arrivé aux mêmes résultats. De vastes contrées de l'U.R.

S.S., on a fait de l'homme un esclave de la machine, un prolétaire stakanoviste honteusement rémunéré.

En face de ces méthodes, nous nous efforçons d'assurer la sécurité du travailleur. Ce beau nom de travailleur, il faut que celui qui a l'honneur de le porter puisse profiter du produit de son travail, que ses vieux jours soient assurés, qu'il soit secouru en cas de maladie, d'invalidité ou de naissance d'enfant et qu'il sache que s'il disparaissait on s'occuperait de sa veuve et de ses orphelins.

L'insécurité est la caractéristique de la vie du prolétaire, soit qu'il ait à lutter, dans les pays capitalistes, pour son salaire ou contre le chômage, soit qu'il se voie ravalé, comme en U.R.S.S., au rang de bétail humain, dirigé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Nous nous battons, nous autres, pour la sécurité de l'individu dans la collectivité. C'est le plus important de nos buts de guerre européens.

Dresden, la ville des photographes



Tradition
Précision
Progrès

**ZEISS
IKON**

Faites-vous conseiller des maintenant, vous achèterez plus tard
Pour la France: «Ikona» S.A. R.L., 18-20, rue du Faubourg-du-Temple, Paris XIe. — Pour la Suisse: Jean Meck, Bahnhofstr. 57 a, Zürich. — Pour la Belgique: H. Niéraad, 14, r. Franklin, Bruxelles-Schaerbeek.

Après avoir utilisé le

PAPIER CARBONE
Pelikan

pendant quelque temps, retournez la feuille usagée et employez-la de bas en haut. Les caractères de la machine frapperont ainsi aux endroits peu usagés, et la feuille de Carbone vous servira bien plus longtemps.

GUNTHER WAGNER

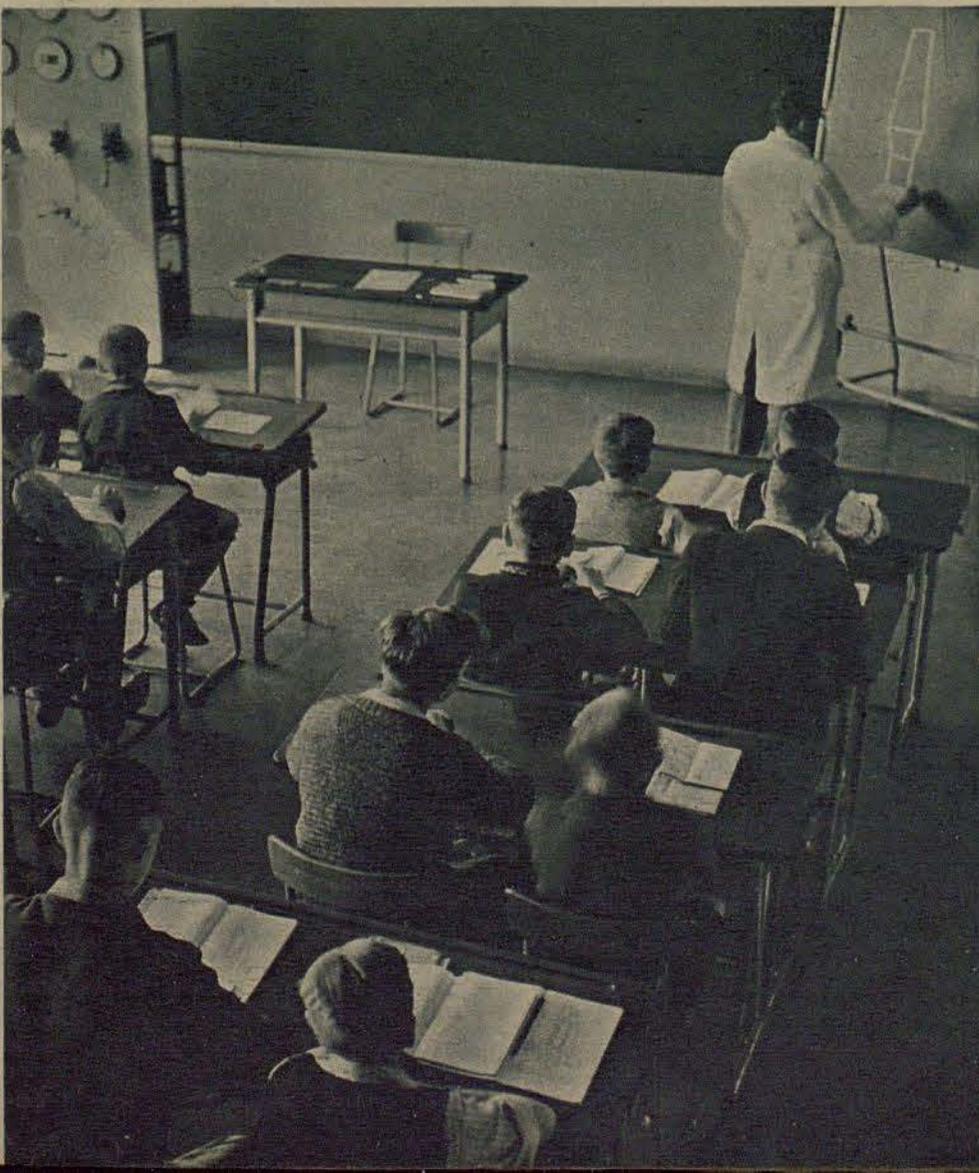


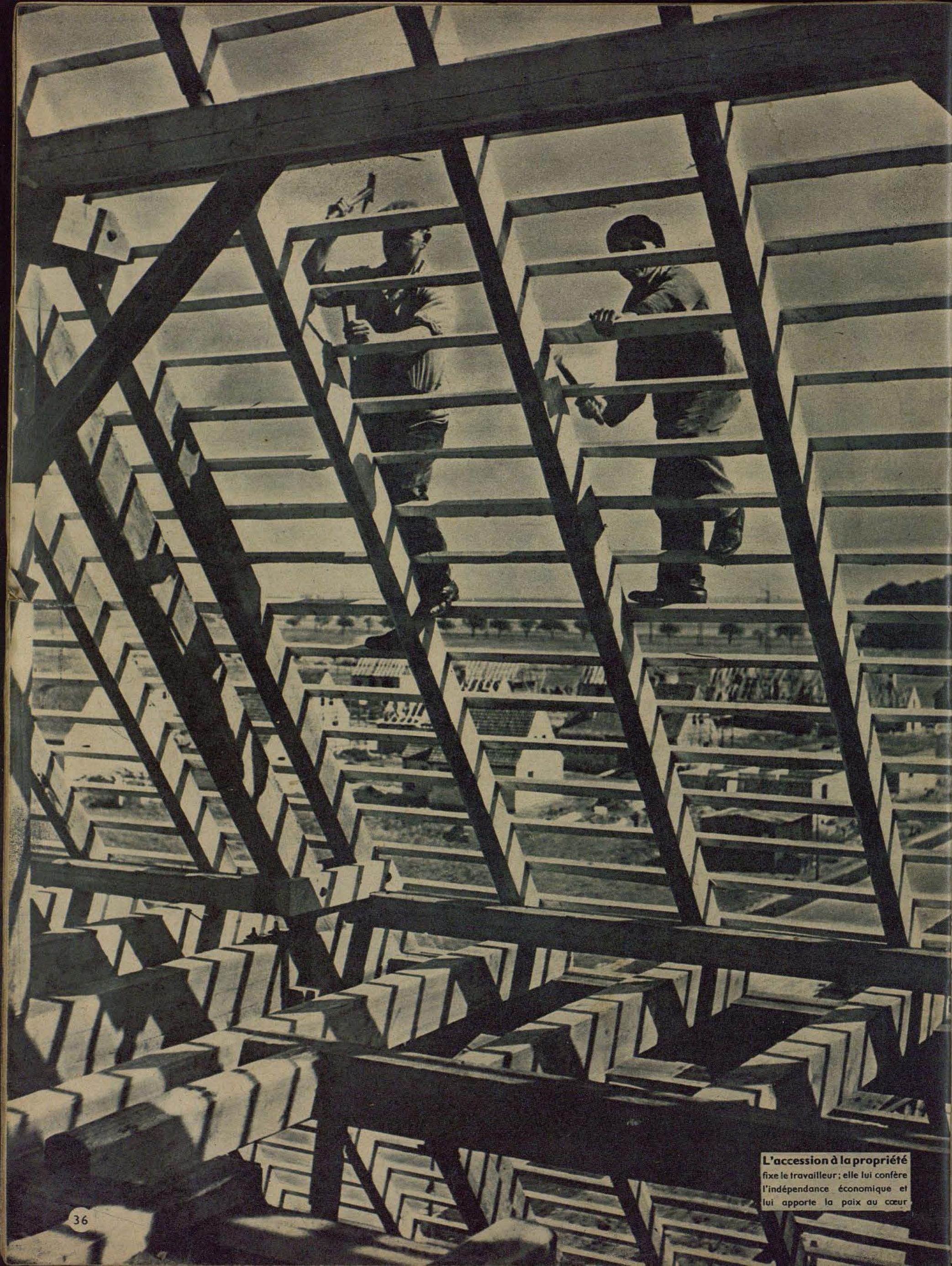


La destinée de l'ouvrier dans une existence assurée, telle qu'elle a été déjà réalisée en Allemagne, est symbolisée par ces quatre photographies. Avant la guerre, l'Allemagne avait déjà éliminé tout ce qui faisait de l'ouvrier un prolétaire. L'ouvrier allemand a droit au travail et reçoit un salaire convenable; on le soigne en cas de maladie, et on s'occupe de sa santé; il bénéficie d'un congé annuel et d'une retraite dans sa vieillesse. Les fabriques ont créé, dans



la limite de leurs possibilités, des installations sanitaires, des lieux de repos, propres et ensoleillés et des ateliers clairs et bien tenus. En outre, l'Etat et les entreprises privées ont installé de nombreux jardins d'enfants. On trouve partout des écoles complémentaires grâce auxquelles les jeunes travailleurs peuvent améliorer leur situation. Mais le plus important est ce qu'on lira à la page suivante





L'accession à la propriété
fixe le travailleur; elle lui confère
l'indépendance économique et
lui apporte la paix au cœur

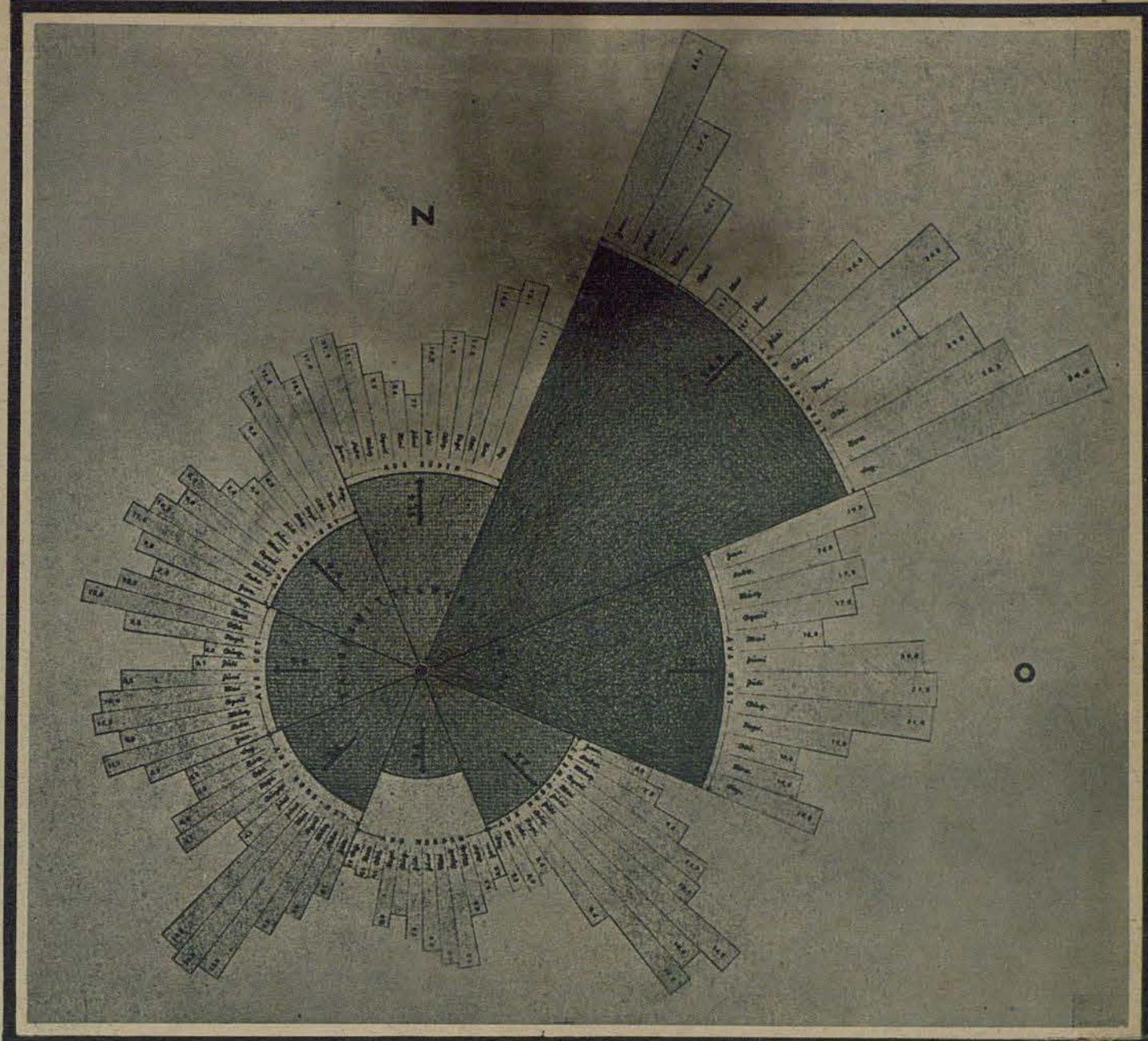
Pour un cadre digne de la famille

À l'époque du libéralisme, on ne s'inquiétait nullement de voir les grandes villes, en proie à une extension démesurée, attirer les hommes par millions. La plupart des familles absorbées ne pouvaient pas même y trouver un logement digne d'être humains. Beaucoup ont reconnu que cette migration vers les grandes cités allait entraîner la mort lente de très importantes tranches de population, mais personne n'a osé regarder en face, ni avec méthode, ce redoutable problème. Fait particulièrement caractéristique, dans l'Union Soviétique, toute promotion au rang de grande ville était célébrée comme une conquête ; et pourtant, là moins encore qu'en Amérique les conditions les plus élémentaires d'un hébergement massif de ces malheureux à la ville n'étaient remplies.

Face à cette conjoncture, une tâche décisive incombera aux peuples européens : celle d'obtenir d'une harmonieuse coopération des programmes gouvernementaux et de l'initiative privée, un regroupement de l'industrie de nature à rendre à l'ouvrier un genre d'existence sain, plus proche de la nature. Les lotissements Schreber ne sont qu'un palliatif ; ils devront céder la place aux communes industrielles méthodiquement constituées.

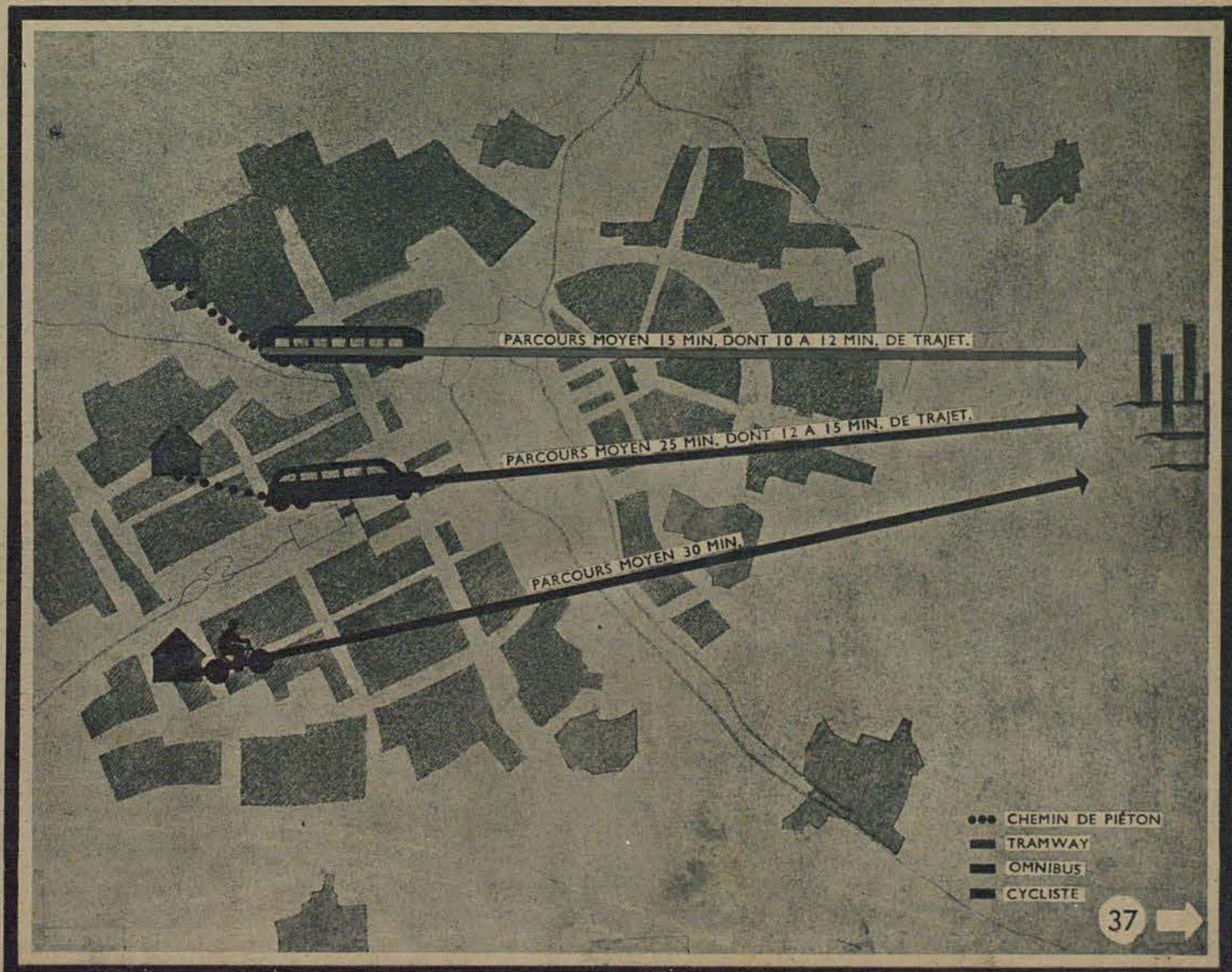
Pour éliminer les îlots insalubres, il faut prendre le mal à la racine. Il s'agit alors d'arrêter un vaste programme territorial tendant au développement de l'industrie et de l'agriculture, sur une plus vaste échelle, selon leurs lois propres. Rejetant le gratte-ciel et les termitières humaines, notre idéal est la ville de moyenne importance qui, un peu partout en Europe, a été le berceau d'élection des initiatives et des vocations. La force d'attraction des grandes villes, où confluèrent en masse ces initiatives, a brouillé toutes ces données.

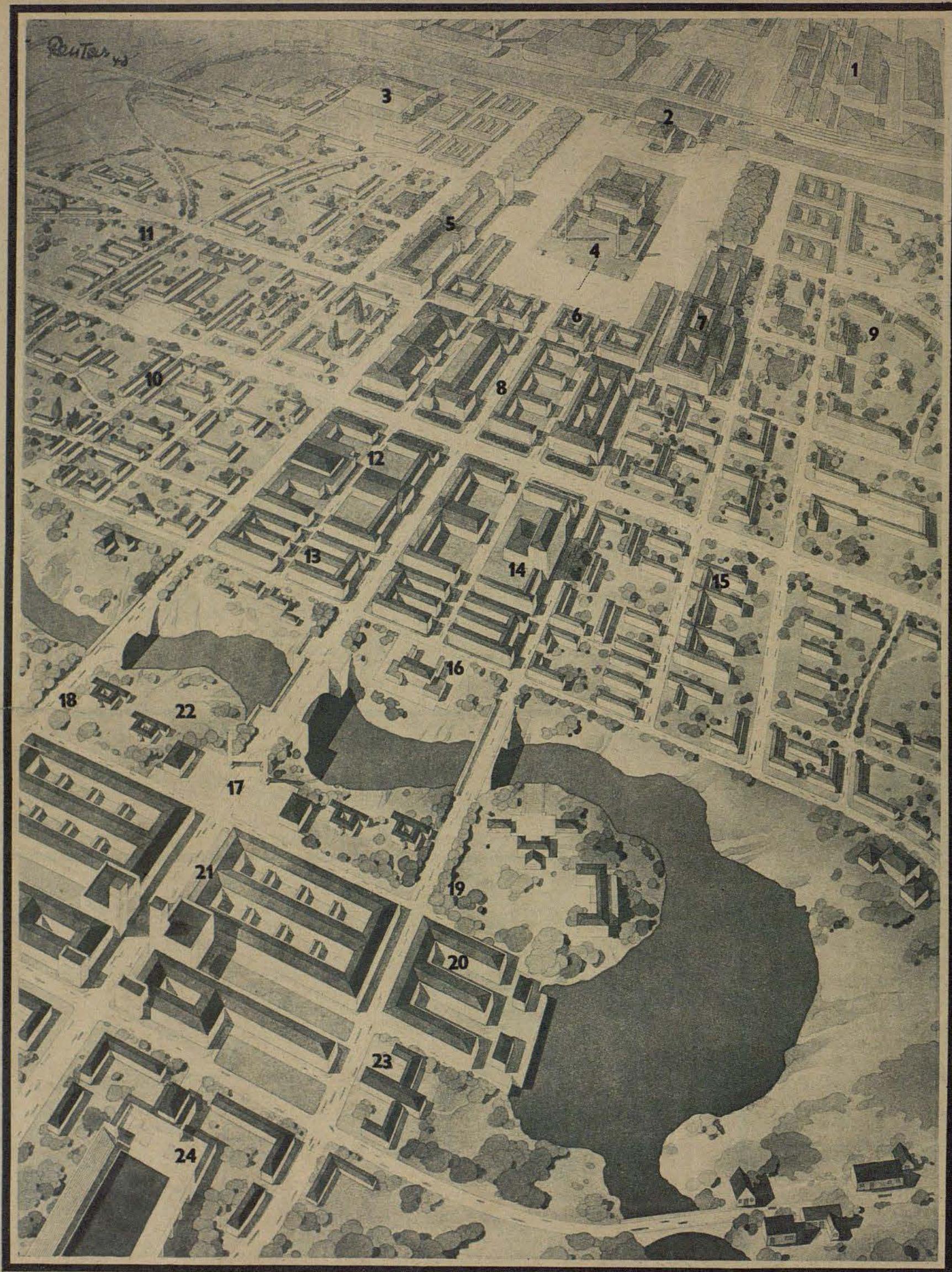
Les progrès de la technique ont leur revers. On n'y remédiera pas par des fantaisies, mais uniquement par des mesures méthodiques à longue échéance. Celles-ci apportent en outre un immense programme de travaux durables qui constituent la garantie d'occuper à plein rendement tous les travailleurs de ce continent et de résoudre définitivement le problème du chômage.



Selon ce que chacun peut imaginer, un architecte devra tracer un plan d'ensemble de la future cité, un plan qui réponde aux revendications qui sont l'enjeu de la lutte actuelle. Or, auparavant encore, il faudra faire appel aux conquêtes les plus récentes de la science et les appliquer. D'innombrables projets aboutiront au choix rationnel d'un site adéquat et aussi sain qu'il est possible. Sur le territoire de la ville projetée, on étudie, entre autres, les directions et la force du vent aux différentes saisons; on établit ainsi

le tableau des vents dominants (esquisse du haut), selon lequel seront déterminés, en vue du maximum d'hygiène, le mode de construction et l'orientation des immeubles et des groupes de pavillons. Il importe aussi de coordonner la longueur des voies d'accès avec cent autres considérations, et de mesurer préalablement (esquisse du bas), par exemple, quel chemin auront à parcourir l'ouvrier de la cité jusqu'à l'usine ou l'employé de son logement jusqu'au bureau, ainsi que les moyens de transport les plus appropriés.





Pour un urbanisme humain et judicieux

Voici un vaste terrain industriel (1). Une cité doit s'y élever. Devant la gare (2) à gauche de laquelle on aperçoit la station des autobus (3) se groupent, autour d'une imposante salle des fêtes (4), des immeubles municipaux (5), des hôtels (6) et des bâtiments publics (7). A droite et à gauche, apparaissent déjà des villas et des pavillons (9). Au cœur de la ville s'élèvent des bâtiments administratifs des compagnies industrielles (8), des groupes de bureaux (12), les logements correspondants (13) et le théâtre (14). Les quartiers d'habitation (10 et 15) se pro-

longent imperceptiblement en cités ouvrières modèles (11). Sur les bords de la rivière, dont les massifs verdoyants s'intègrent tout naturellement au panorama de la ville, s'étage la cité universitaire (21) ; puis c'est l'hôpital (20) et, à proximité, les résidences des professeurs, des médecins (23). Dès la sortie de la ville, on trouve le stade sportif (24). Parallèlement à l'artère centrale de la ville (17) courent deux avenues de dérivation (18 et 19). La planche en couleurs (à droite) peut donner une idée de l'aspect futur du quartier d'habitation d'une telle ville. aspect d'ores et déjà réalisé dans bien des cités allemandes dont cette deuxième guerre mondiale, seule, est venue entraver la refonte et l'achèvement.





Le
d'ha
la m
la pe
mer
instr
pays

Pour la défense du paysan

LE paysan a disparu de l'Union Soviétique pour faire place au Kolkosnik, au prolétaire de la terre, affecté par un commissaire du peuple tantôt au Kouban, tantôt à Arkangelsk ou à Vladivostok. Sur de vastes étendues de l'Asie, on ne rencontre plus, au lieu du paysan libre, que le coolie, obligé de livrer à son propriétaire la majeure partie du produit de son travail. Aux Etats-Unis, c'est le farmer qui exploite la terre comme s'il s'agissait d'une usine et qui, devenu l'esclave des grands trusts agricoles, quitte sans cesse une ferme pour une autre.

Mais en Europe, le paysan est attaché à la terre qu'il a héritée de son père et qu'il transmettra à son fils. Qu'il s'agisse des belles fermes normandes ou des entreprises agricoles du Danemark et de la basse Saxe, des actives exploitations des villages rhénans ou de la plaine du Pô, ou bien dans les campagnes croates des collectivités encore groupées selon les coutumes patriarcales, partout nous retrouvons l'empreinte individuelle du paysan européen. La vie et les habitudes de ce dernier n'excluent pas l'utilisation intensive des progrès techniques; bien au contraire, ainsi que le démontrent les exploitations agricoles, la technique moderne peut parfaitement aller de pair avec les vieilles méthodes des paysans d'Europe.

A l'époque du libéralisme, on a voulu faire du paysan une espèce de petit fabricant, à l'exemple des Etats-Unis, où cette politique a été conduite jusqu'à ses dernières conséquences. Pour le libéralisme, il n'y avait aucune différence entre la propriété du sol et celle d'un bien meuble. Et c'est ce qui a provoqué, dans beaucoup de pays d'Europe, un relâchement progressif de l'activité agricole, d'autant plus fatal que, dans le système libéral, l'agriculture figurait comme la cinquième roue du carrosse. Inversement, le soviétisme a transformé d'une façon radicale cette activité en industrie, aux dépens de la population paysanne. A ces méthodes nous opposons notre lutte pour la défense des paysans de l'Europe.

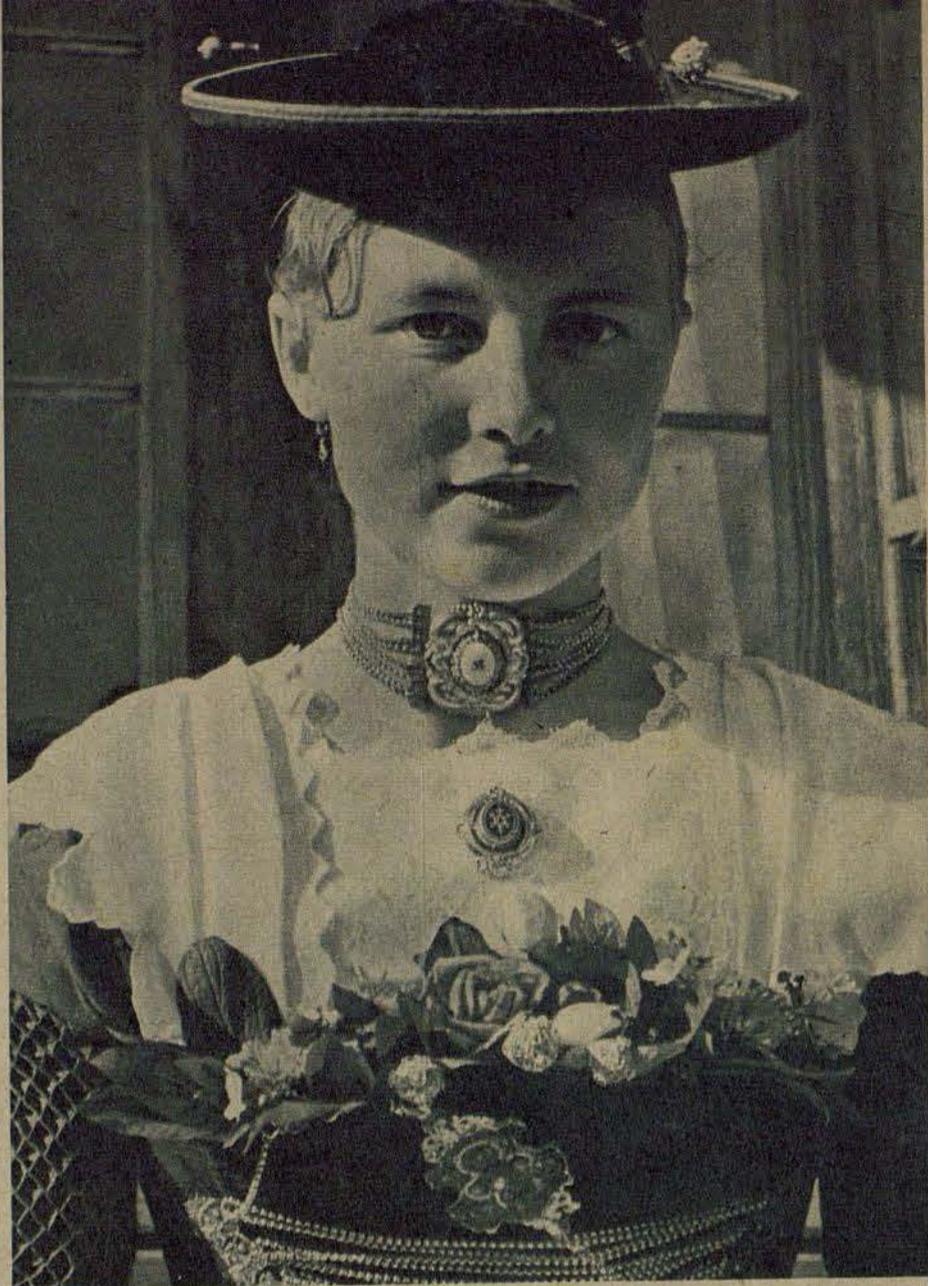


Le paysan allemand, de même que le paysan de toute l'Europe, a la satisfaction de se promener le dimanche dans son champ, comme un roi qui jouit de son domaine. La famille paysanne, telle qu'elle vit en Europe, représente le véritable modèle traditionnel du concept de la famille. Ses membres

travaillent sur le sol dont ils ont hérité et qui leur assure leur indépendance économique. Le but principal du paysan est de travailler pour transmettre intacte sa propriété à ses enfants. La famille paysanne, saine et bien organisée, est la condition primordiale pour la réserve des forces de tout peuple cultivé

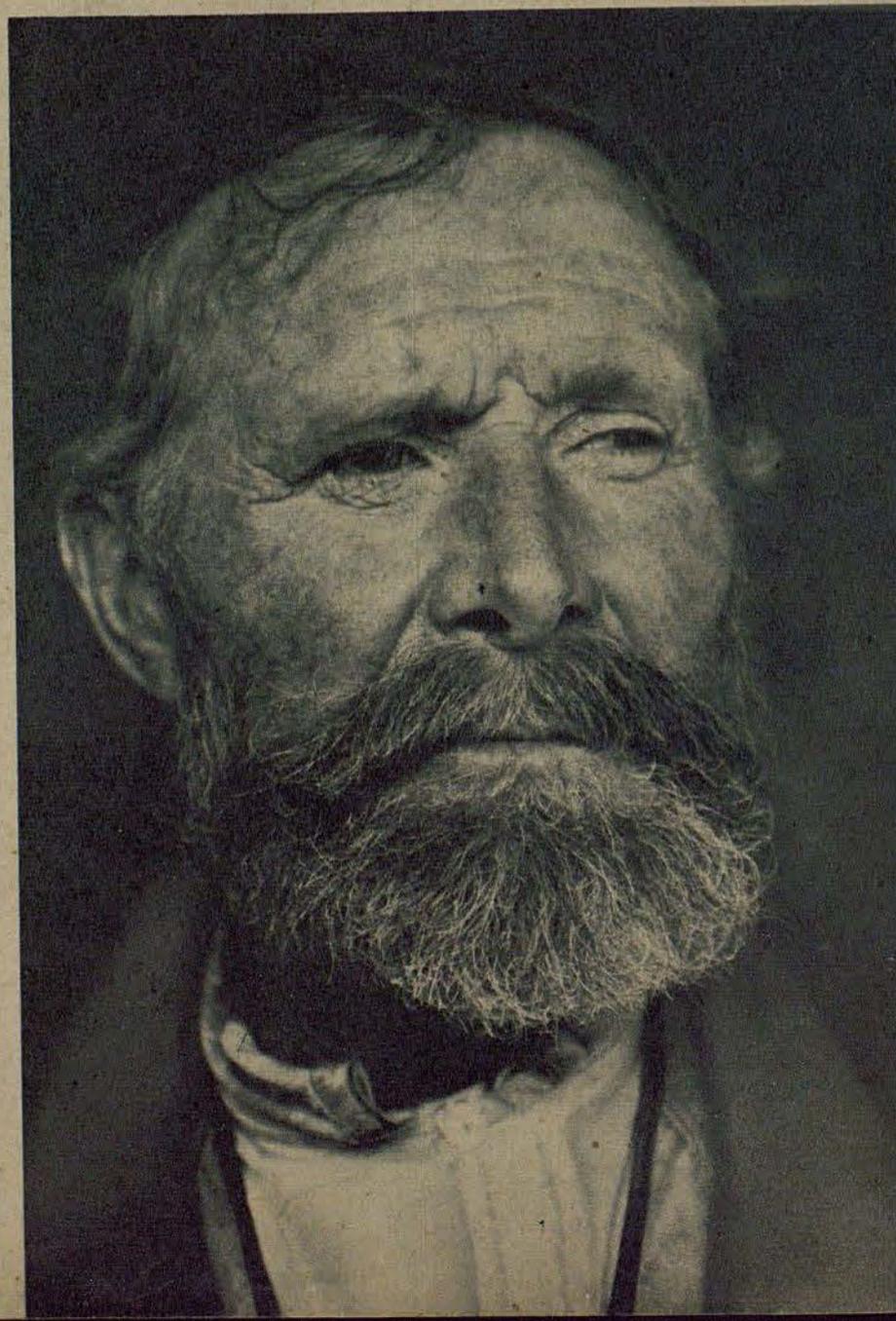
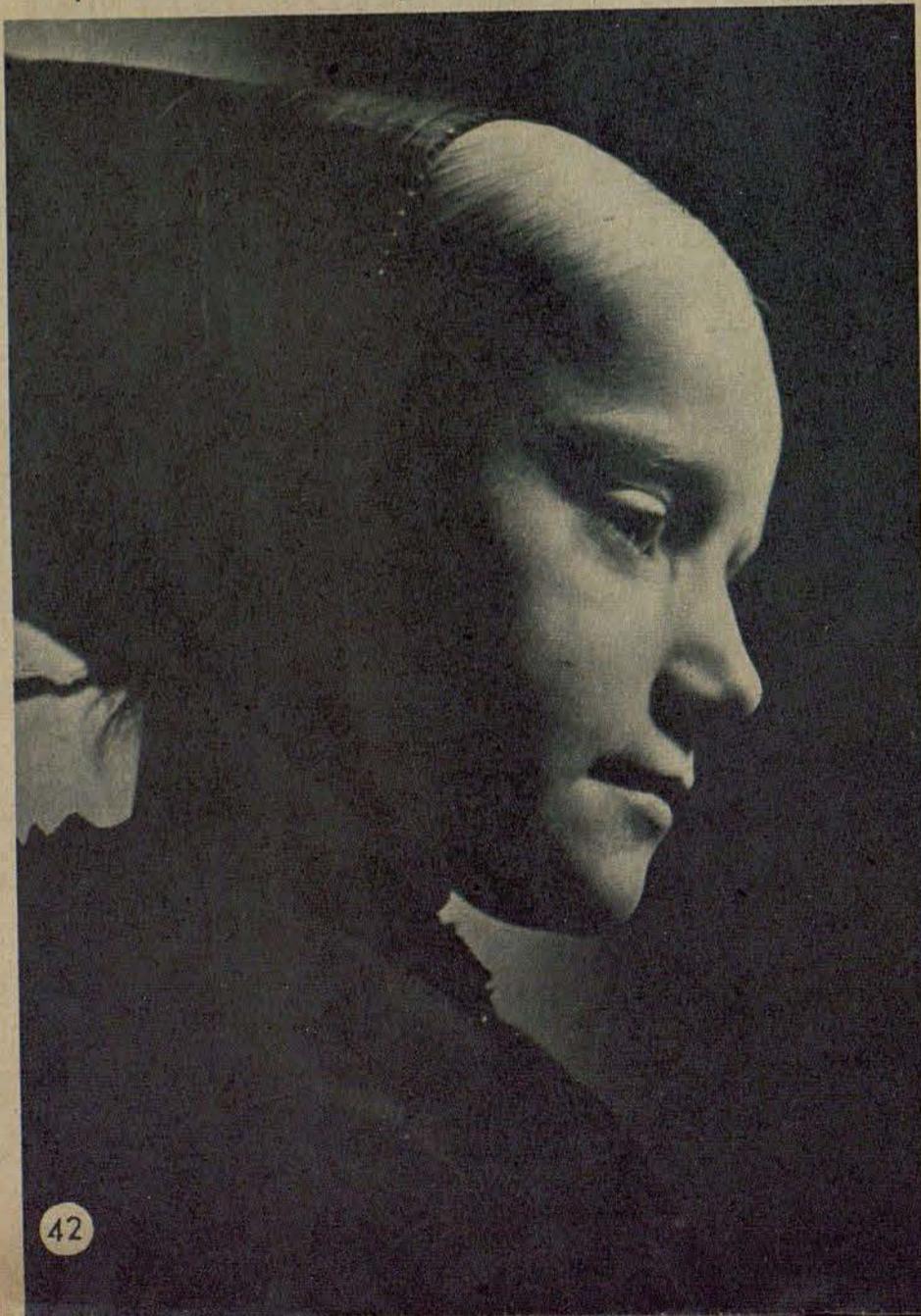


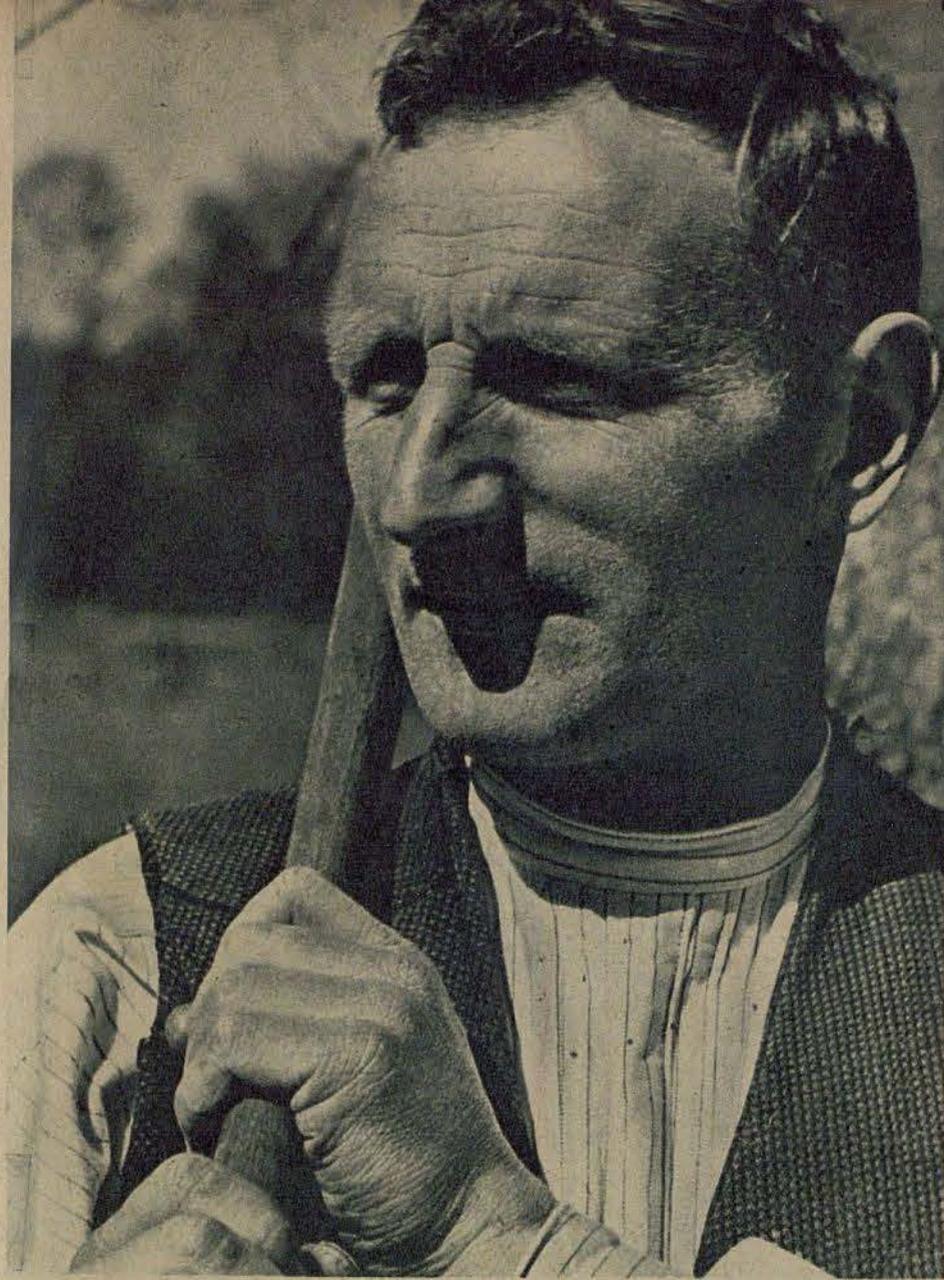
Le domaine du paysan, avec la maison d'habitation, les étables et les granges; devant la maison, le jardin de la paysanne; à côté, la petite maison des grands-parents. Au premier plan, les hangars pour le foin et pour les instruments, et, tout autour, le sol, propriété du paysan, comprenant des champs et des bois



Photographies
qui donnent à penser

Six têtes de paysans et paysannes allemands de diverses régions du Reich, présentant des types humains entièrement différents et des figures caractéristiques. On pourrait augmenter considérablement cette série et l'on ferait toujours la constatation: des têtes et des types caractéristiques. On peut naturellement faire de telles constatations dans toutes les classes sociales d'un peuple. Mais tout bon observateur sait qu'on ne trouve nulle part autant de personnalités marquées que parmi les paysans. Or, la





personnalité, qui caractérise d'une manière unique l'être humain, ne peut se dégager que grâce au libre jeu des dispositions naturelles de l'individu avec l'ambiance dans laquelle il évolue. C'est là le secret des forces qui agissent en Europe. C'est là aussi la supériorité de notre continent. C'est avant tout pour cette liberté que nous luttons.





AUTO UNION

AUTOMOBILES
AUDI
DKW
HORCH
WANDERER
MOTOCYCLETTES DKW
MOTEURS DKW




réputées dans le monde entier

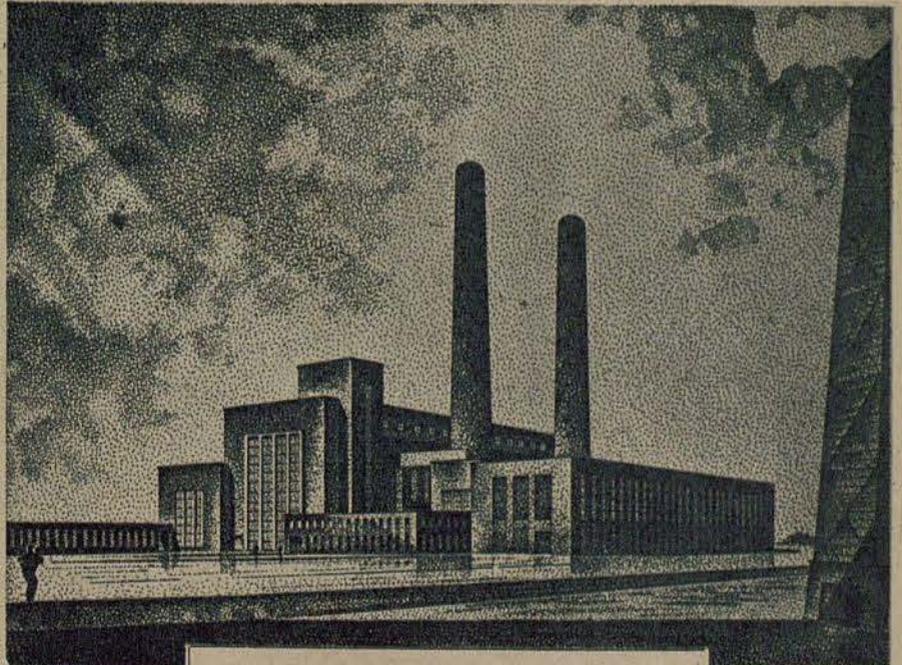



U 9167



SIEMENS

La production de la maison Siemens embrasse toute l'Electrotechnique



Projets et exécution complète d'usines hydrauliques et thermiques
Livraison de pièces détachées
Renseignements sur toutes questions d'utilisation de l'électricité

R 292 / 46

SIEMENS-SCHÜCKERTWERKE AG · BERLIN



De l'an 900 à l'an 1100. Partage du puissant empire de Charlemagne. L'Allemagne doit faire face aux Hongrois nomades, aux Vendes et aux Danois. Les Normands font irruption en France et en Angleterre. L'Espagne s'oppose aux Arabes.



De 1100 à 1300. Empereurs d'Allemagne contre princes allemands. Difficultés avec la Papauté. Expéditions en Italie. Guerre des Albigeois en France. Les Anglais attaquent l'Irlande. Victoires espagnoles sur les Arabes. Les Mongols poussent jusqu'en Silésie.



De 1300 à 1500. Guerre des Confédérés. La Hanse contre le Danemark. Les chevaliers teutoniques contre Polonais et Lithuaniens. Guerre des Hussites. Jacqueries en France et en Angleterre. Angleterre contre France. Les Turcs dans les Balkans.



De 1500 à 1650. Les Turcs s'avancent jusqu'à Vienne. Luites paysannes et féodales en Allemagne. La France lutte en Italie et dans les Flandres. Guerres de religion. Guerre de Trente-Ans; les Suédois combattent en Allemagne. Campagnes de Cromwell.



De 1650 à 1780. Guerre de Succession d'Espagne dans le nord de la France, Belgique, Haute-Italie et région du Main. Les Turcs chassés de Hongrie. Guerre du nord. Prusse contre Autriche. Angleterre et France se combattent outre-mer.



De 1780 à 1900. Guerres de Napoléon en Italie, Allemagne, Belgique, Pays-Bas, Espagne, Portugal, Russie. La Grèce s'oppose aux Turcs. Guerres d'où sortiront l'unité allemande et l'unité italienne. Guerre franco-allemande et guerre russo-turque.

Pourquoi nous nous battons:

Pour la liberté de l'Europe. Pour mettre un terme à ses guerres civiles et fratricides.

Au cours des siècles, l'Europe s'est vue lacérée dans les combats que se livraient ses peuples, et elle n'a jamais connu de longues ères de paix. Une fatale politique de coalitions a eu pour résultat de dresser constamment les peuples européens et armes les uns contre les autres, entraînant chez tous le massacre de la fleur de leurs jeunes gens. Or, il faut, et il est possible, d'y mettre enfin un terme.

Il y a un siècle, l'Europe était encore incontestablement le centre de gravité des puissances du monde; ce n'est aujourd'hui plus vrai. De puissants amalgames politiques se sont développés hors d'Europe, en Union Soviétique, aux Etats-Unis et également en Asie. A continuer à s'entre-dévorer ainsi, les peuples européens deviendraient finalement tous, les uns après les autres, une proie facile pour ces colosses extra-européens. Jusqu'à présent, on n'a pas trouvé de base stable permettant de procéder valablement à la liquidation des guerres intra-européennes; cela tient à ce que ces luttes intérieures décidaient en même temps du sort de vastes territoires d'outre-mer. Mais de nos jours, la question se ramène au dilemme suivant: ou bien l'Europe unie s'opposera aux groupements extérieurs précités, ou bien elle sera progressivement rongée et détruite par les colosses extra-européens. Au regard de cette conjoncture mondiale, les séculaires querelles entre « ennemis héréditaires » doivent se taire et s'effacer.

A des époques plus anciennes, on n'imaginait guère que des temps viendraient où cités et petites principautés ne s'opposeraient plus les unes aux autres. Pourtant, on vit bientôt se former les futurs Etats nationaux européens. Et aujourd'hui, la nécessité s'impose de passer à la phase suivante et de faire l'union européenne.

Permettre l'avènement de cette paix européenne définitive est le premier et le plus grand de nos buts de guerre, intimement lié à la lutte que soutient l'Allemagne contre les forces extra-européennes.

Reportés sur une même carte, les schémas ci-contre font ressortir les zones de « densité » de l'histoire militaire européenne de l'an 900 à 1900. Tandis que s'opérait le partage du monde, l'Europe centrale aura été au cours des siècles le champ de bataille du continent





C'est pour pouvoir vivre à notre manière en Europe que nous nous battons

Nous nous battons pour sauvegarder le droit de l'homme à la civilisation, car seul celui qui participe à ses bienfaits est un homme libre et conscient de sa valeur. Nous nous battons pour la solution définitive du problème du travail. Car l'ouvrier reste dans une position sociale indigne tant qu'il demeure un prolétaire, c'est-à-dire sans aucune sécurité et semblable à un nomade. Nous nous battons pour un cadre digne de la famille. Car l'existence et le bonheur

des peuples européens ne sont assurés que lorsque chaque famille peut se développer dans des conditions saines et raisonnables. Nous nous battons pour la défense du paysan qui n'existe qu'en Europe. Il doit rester à la base de notre civilisation. Nous nous battons pour la liberté de l'Europe et la fin de ses guerres fratricides. Car c'est seulement s'il est libre et unifié que notre continent pourra tenir contre l'assaut des puissances non-européennes.



une dé
inc

NKING

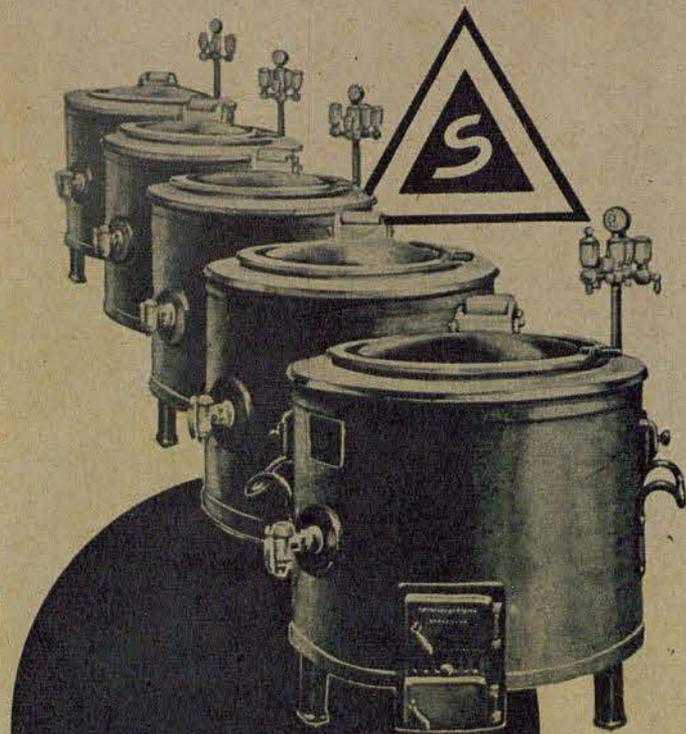
Instru

rande ma

ET TRANSPORTABLES / APPAREILS

28/13

DE BUANDERIE / INSTALLATIONS DE BOULANGERIE



Spinking

une démonstration de l'énergie industrielle allemande

SPINKINGWERK HILDESHEIM



GOLD PFEIL

La marque mondiale pour la maroquinerie



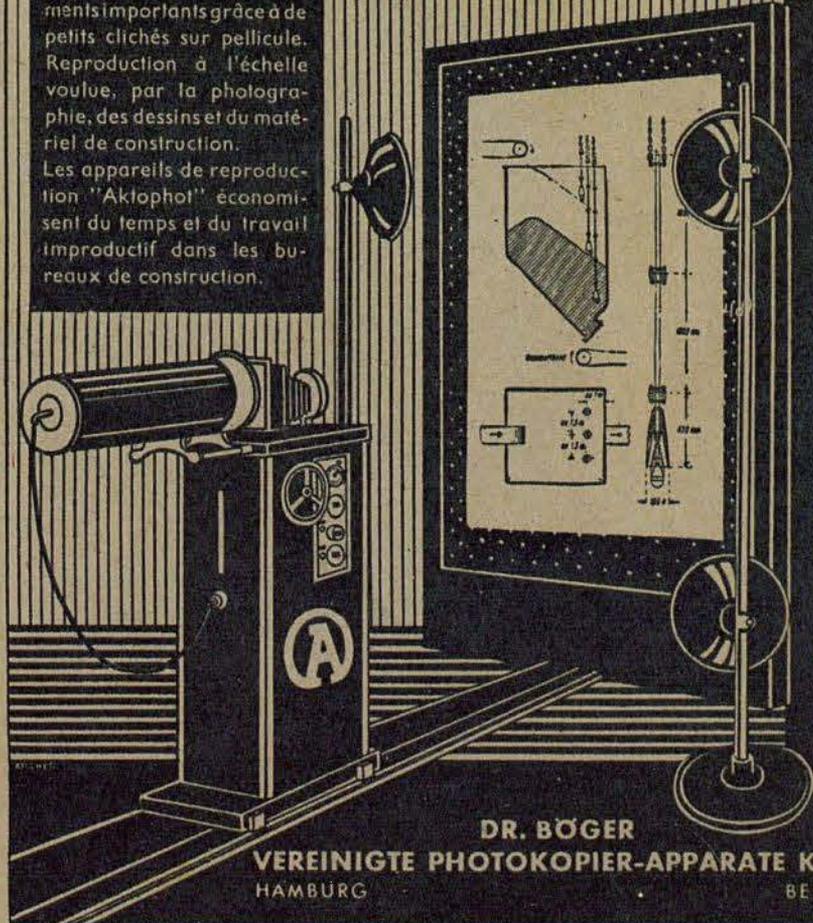
Grande marque - réputation mondiale

Fondée en 1800

BUSCH A.-G.

AKTOFOT

Conservation des documents importants grâce à de petits clichés sur pellicule. Reproduction à l'échelle voulue, par la photographie, des dessins et du matériel de construction. Les appareils de reproduction "Aktophot" économisent du temps et du travail improductif dans les bureaux de construction.



DR. BÖGER
VEREINIGTE PHOTOKOPIER-APPARATE K. G.
HAMBURG BERLIN

Signal



Amitié
de vacan

Voir dans ce num
reportage
« Pourquoi
nous nous batton